

<b>Zeitschrift:</b>	Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne
<b>Herausgeber:</b>	Société Oeconomique de Berne
<b>Band:</b>	12 (1771)
<b>Heft:</b>	2
<b>Artikel:</b>	Description : physique & économique du bailliage
<b>Autor:</b>	Schenkenberg
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-382714">https://doi.org/10.5169/seals-382714</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 02.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

DESCRIPTION  
*PHYSIQUE & ECONOMIQUE*  
DU BAILLIAGE  
DE  
SCHENKENBERG.

II. Vol. 1771.

A



DESCRIPTiON  
PHYSIQUE ET ECONOMIQUE  
DU BAILLAGE  
DE SCHENKENBERG.

ARTICLE I.

*Sa Description topographique.*

Ce Bailliage situé à l'extrémité septentrionale du Canton, s'étend le long de la rive gauche de l'Aar, du midi au nord, & forme l'extrémité du mont Jura, qui borne la Suisse du côté du couchant, depuis le lac de Genève jusqu'au Rhin, sur une étendue de plus de trente lieues. Il gît sous le 48<sup>me</sup> degré de latitude nord, & le 30<sup>me</sup> de longitude, & jouit ainsi d'un air assez tempéré. Il a au levant les Bailliages de Königsfelden, de Lenzbourg & le Comté de Bade; au midi celui de Biberstein; au couchant & au nord le Frikthal, ou cette partie de l'Autriche antérieure qui comprend les Seigneuries de Rhinfeld, de Lauffenbourg & de Waldshout.

A 2

Ce

#### 4 DESCRIPTION DU BAILLAGE

Ce Bailliage comprend celui de Kastelen, qui y est presque tout enclavé sur une longueur de près de 4 lieues, & il contient six lieues quarrées de pays, dont ce dernier Bailliage fait à peu-près le quart.

Ce pays est en dos d'âne. Le Jura traverse ce Bailliage avec des sinuosités, & le partage en trois parties, orientale, moyenne & occidentale. La partie moyenne est élevée & montueuse, les deux autres, plus basses, sont des plaines en bonne partie, mais il s'en trouve moins dans la partie occidentale que dans l'orientale. Les montagnes ont presque toutes la même direction, s'élèvent & courrent de l'est à l'ouest, & là, se terminant par des pointes de rochers couvertes de bois, il paroît que cette chaîne est interrompue. Vers le milieu & au delà de ces pointes se trouve le Bötzberg, ou Bössberg proprement dit, qui a deux lieues de long sur une de large, dont la surface est par tout bien cultivée, comme celle de la plupart des autres montagnes. Les côtés qui regardent le levant & le midi, sont la plus grande partie couverts de vignes & de champs; & ceux qui regardent l'ouest & le nord, présentent des prairies & des forêts. Les vallons

vallons entre ces montagnes sont fort étroits. Les parties à l'est & à l'ouest sont ouvertes & fertiles ; mais celles-là plus que celles-ci.

Le terroir, quoique grossier & dur, produit toutes sortes de graines & de fruits, moyennant qu'il soit bien cultivé. L'on préfère de semer de l'avoine & de l'épautre sur les montagnes, & dans les vallées du seigle & de l'épautre. Les paysans ont coutume de semer, dans les jachères, des fèves, du colsat & autres graines huileuses ; dans les champs d'été du seigle, de l'orge, en automne ; de l'avoine & des pois au printemps, & des raves (*Stoppel - Rüben*) parmi le seigle & l'orge : dans les champs d'hiver, de l'épautre & un peu de froment. Pour son usage le paysan sème du chanvre, du colsat & des fruits de terre, parmi lesquels les pommes de terre tiennent le premier rang, elles font effectivement la moitié de sa nourriture. Le pied des montagnes est partout couvert de vignes, du côté du levant & du couchant en telle quantité, que le vin fait la branche la plus considérable du revenu des habitans. L'on exporte peu de grains, & seulement dans des années très-abondantes. L'on y plante quantité

A 3 d'arbres

## 6 DESCRIPTION DU BAILLAGE

d'arbres fruitiers ; le noyer est celui qu'on estime le plus, tant à cause de son bois, dont on fait grand cas, que de l'huile, qu'on tire de son fruit. Les arbres fruitiers les plus ordinaires sont les cerisiers, les poiriers & les pommiers.

Quant aux forêts, elles sont la plupart ruinées par l'abus que l'on a fait & qu'on fait actuellement du bois, par le peu d'attention qu'on y donne & par leur mauvaise exploitation, à tel point que les habitans ont de la peine à se procurer le bois nécessaire pour brûler & pour bâtir. L'on peut appercevoir sur le sommet & la pente des montagnes du côté du couchant & du nord les places qu'elles occupoient, & parmi les broussailles plusieurs espèces d'arbres de haute futaye, comme chênes, hêtres, sapins, pins. Dans les atterrissemens causés par l'Aar & près des ruisseaux l'on trouve des bois blancs, de toutes les sortes, comme des faules, des peupliers, des bouleaux, des aunes.

Tous les pays de montagnes abondent en sources, en fontaines & en ruisseaux ; celui-ci jouit du même avantage ; mais les habitans négligent de chercher les premières, & encore plus de tirer parti des derniers. L'eau n'est pas également

ment bonne par-tout, ni propre à l'irrigation ; la plûpart charie des particules métalliques, est crue ; la meilleure est celle qui coule à travers, ou sur un terrain calcaire. Comme les montagnes ne sont pas extrêmement élevées, il y a peu de ravines ; mais comme elles sont escarpées, les ruisseaux, lorsqu'ils s'enfuent, causent assez de dommages. La partie orientale est exposée aux débordemens de l'Aar.

L'air est bon dans cette contrée, il y est plus doux qu'en plusieurs lieux de la Suisse, ce qui est dû au plus grand éloignement des alpes & de ces neiges éternelles dont elles sont couvertes. La partie orientale est plus chaude & plus printaniere que l'occidentale. L'air des montagnes est froid & sec.

La direction des vents fuit assez celle des montagnes. Les vents de l'est & de l'ouest sont par conséquent les plus fréquens. L'air, généralement parlant, est sain. Les vallons sont presque tous ouverts du côté de l'est, ce qui fait que l'air y est pur & sec: cependant les maladies épidémiques n'y sont pas inconnues, ni parmi les hommes, ni parmi le bétail. Celles qui attaquent les hommes le plus communément,

sont les fièvres pourprées, putrides, la rougeole, la petite verole, la péripneumonie putride & la dysenterie: maladies que la pauvreté, la mauvaise nourriture, la superstition & l'entêtement du peuple contribuent à augmenter & à propager. Celles qui sont les plus fréquentes parmi le bétail, sont les maladies de la rate, des poumons, le pissat de sang, causées par l'humidité des étables & les pâturages maigres & entretenués par un mauvais traitement & une mauvaise nourriture.

Si l'année est chaude & sèche, le vin, l'épautre & le seigle réussissent très-bien; si, au contraire, l'air est humide & l'année pluvieuse, l'on a beaucoup de fourages & de fruits d'été & de terre. Ainsi les années sèches sont plus avantageuses à ce pays, parce que le vin y est d'un débit meilleur & plus avantageux, & que le pain fait l'article le plus considérable de la nourriture du peuple.

Cette contrée est habitée par un peuple agreste & libre, qui descend des anciens Helvétiens, dont le sang s'est mêlé avec celui des Romains & des Allemands. Ces derniers, à différentes reprises les ont ravagés, conquis & gournés,

vernés, jusqu'à ce que les Francs vinrent, après la bataille de Tolbiac, mettre fin à la domination des uns & des autres & à la liberté des habitans. Ils furent depuis ce tems-là soumis aux Rois d'Aufrasie, de Bourgogne & de Germanie, & asservis sous des vassaux ecclésiastiques & séculiers, jusqu'à ce que les Bernois, après avoir conquis l'Ærguew, & rendu la liberté à ses habitans, acheterent ces pays, pièce après pièce, après les avoir eus en gage de différens gentilshommes, qui les possédoient comme fiefs de l'Empire; les peuples furent alors affranchis. Or, quoique ce pays ait obéi long-tems aux Romains & aux Rois de Bourgogne, qui en avoient adopté la langue, il n'y en reste pas la moindre trace: la langue du pays, leurs noms & leurs dénominations, les termes techniques, leurs vêtemens, leur prononciation, leur façon de bâtir, de vivre, tout est allemand; tout dénote une origine allemande.

## ARTICLE II.

## SECTION I.

*De la Qualité du Terroir, de sa Disposition  
& de ses Propriétés.*

Le Jura est presque tout composé d'une pierre jaune calcaire, de même que le Bözberg & les autres montagnes qui forment la partie la plus septentrionale de ce Bailliage. Cette pierre se trouve généralement à des profondeurs inégales, par couches interrompues, horizontales ou obliques du couchant au levant, sous sa terre native, qui est une terre grasse jaune, ou rougeâtre, lorsque le fer, qui s'y trouve en abondance, lui donne cette couleur. Sur les montagnes la terre est très-dure & glutineuse : dans les vallées elle a été rendue plus meuble & plus fertile par le travail, par la fine terre & par les engrais. L'on trouve en plusieurs endroits de ce pays, dans plusieurs carrières, sur la cime même des montagnes, les plus belles pétrifications de coquillages & de plantes marines. Il se trouve dans ces montagnes différentes sortes de pierres & de terres, mais plus abondamment de celles qui tiennent de la chaux, comme le gyps, le talc & la marne; rarement de celles

les qui ont de la transparence, & qui donnent du feu, comme des cailloux, de la pierre ollaire, du tuf, des stalactites, de la pierre à corne. Au pied de la montagne, tirant vers l'orient, l'on trouve plus fréquemment du gravier, & le fond de la plaine qui aboutit à l'Aar, est pur gravier\*). La surface est un sable mêlé de limon & de terre végétale.

L'on a dans ce district toutes sortes de terres, mais plus fréquemment de l'argille forte sur les montagnes, & du sable dans les plaines: celui-là est mêlé plus ou moins de fragments de pierres à chaux, & celui-ci de graviers. Dans les carrières & les vallées l'on trouve aussi de l'argille & de la marne; celle-ci plus ordinairement sur les côtés des collines qui regardent le midi & le couchant.

Cette

\*) Ce fond, de même que la disposition du terrain & les marques de rives ou de bords de rivière qui se présentent encore, rendent très-vraisemblable une tradition populaire: savoir, qu'une grosse étendue de terrain, depuis Arau jusqu'à Brougg, étoit anciennement sous l'eau, & qu'elle avoit été mise à sec, & ensuite cultivée par les Romains, qui avoient creusé un canal dans le roc depuis Altenbourg jusqu'à Brugg, anciennement Vindonissa.

Cette marne se trouve pour la plupart vers le haut des collines, & n'est autre chose que la superficie des rochers dissoute par l'eau; elle est, comme eux, calcaire, s'écaille d'abord à l'air, & se réduit ensuite en terre grasse: elle prend sa couleur bleue de l'eau quand elle coule sur un sol ferrugineux; mais cette marne, malgré cette couleur, est d'une fort bonne qualité, meilleure sur les prés que sur les champs, parce qu'elle produit beaucoup d'herbes, principalement du trefle: elle vaut mieux sur des terres fortes & froides, que sur des terres légères & chaudes, parce qu'elle tient de la chaux, & qu'elle est chaude, quoique cependant elle fasse très-bien sur celles-ci, pourvû qu'elles ne soient pas trop sèches, par la raison que la marne est grasse.

L'on ne trouve point de gravier sur les montagnes, ni dans leur intérieur: l'on est obligé de faire les chemins avec des pièces de ces rochers calcaires; mais comme l'air les dissout, & les réduit en terre, les chemins sont très-mauvais, coutent beaucoup à entretenir, & durent peu: dans les tems secs, ils deviennent durs comme du roc, & impraticables quand il a plu. Au pied des montagnes, du côté du levant,

on

on trouve par-tout du gravier & du sable, & les chemins coutent moins à entretenir.

L'on ne connoissoit point ci-devant l'usage du perçoir. La manière de fertiliser les terres par leur mélange étoit trop dispendieuse, à cause qu'elles étoient trop éloignées les unes des autres; mais les gens des montagnes pourroient faire usage, en place de sable & de gravier, de la marne & de ces feuilles de pierre calcaire, qui se trouvent par-tout sous l'argille, & qui rendent naturellement son sol fertile. Les habitans des plaines trouvent par-ci par-là, au pied des montagnes de la terre grasse & de la marne pour bonifier leur sol graveleux. J'en ai vu des effets surprenans. Quant aux paysans qui ont leurs propres attelages, il n'est aucune manière de bonifier leurs terrains plus facile, plus durable & moins couteuse; mais quant aux autres, qui doivent payer leurs charrois, cette manière leur reviendroit trop cher: ils aiment mieux acheter de bonnes terres, quoique cher: cela leur tourne mieux à compte.

Jusques à présent l'on ne s'est donné aucune peine pour chercher de la terre à foulon, & l'on n'en a point trouvé, non plus que de l'argille pour la poterie; mais je ne doute nullement

lement, que l'on n'en trouve, si l'on veut prendre la peine d'en chercher, sur-tout dans un pays où l'on ne manque pas de terre grasse, pour faire des tuiles, & où il s'en fait effectivement.

L'on n'a fait, que je sache, aucun essai chymique sur la nature des terres, sur les minéraux & les eaux, dont il pourroit résulter de grands avantages pour l'agriculture & les arts: un homme entendu pourroit se faire par-là un grand mérite chez tout un peuple.

Il n'y a que trop de sources souffrées; de salées il n'y en a point. Les eaux dont les sources sont profondes, charient de la chaux ou du fer: les premières sont dures, & ne sont bonnes pour les arrosemens, qu'autant qu'elles s'éloignent plus de leur source; comme, p. ex. le Thalbach, dont l'eau ne vaut rien, ou peu s'en faut à Thalheim, & qui, au-dessous de Schinznach est excellent pour engraisser les prés. Les eaux minérales ne valent rien pour l'irrigation.

L'on n'a vu aucun indice de charbon de terre dans ce bailliage, & comme il n'y a point de terres marécageuses, les habitans ne connaissent ni la tourbe, ni son usage. C'est un malheur pour ce peuple, qui est d'autant plus

impar-

impardonnable, qu'ayant si peu de matières combustibles, il n'a pas plus de soin de ses bois.

L'on pourroit peut-être trouver des pierres à aiguifer & à polir, si l'on vouloit se donner la peine de les chercher, puisque l'on trouve par-ci par-là des pierres à fusil. L'ardoise s'y trouve, mais elle ne soutient pas le grand air.

Les pyrites & les marcasites n'y sont pas rares : elles annoncent des minéraux cachés dans les entrailles de la terre, de même que les sources souffrées qu'on trouve en différens lieux : celui qu'on trouve le plus communément, & qui sans doute est le plus utile, est le fer. Il se trouve en si grande abondance dans les montagnes, que les pierres & les terres en deviennent rouges ; que même on l'aperçoit sur la surface de la terre, sur laquelle on recueille aussi le plus beau fer vierge. Il rend beaucoup, & est de la meilleure qualité. Manque de bois, pour le fondre, on est obligé de l'exporter en nature. Preuve que les mines de ces montagnes étoient exploitées, & avec avantage, ce sont les forges que le Prince de St. Blaise voulut établir dans le Bailliage de Schenkenberg, en vertu

vertu d'un traité fait avec LL. EE. Les ouvriers rencontrerent par - tout d'anciennes galeries & des rameaux épuisés , mais ne trouvrent pas de quoi se dédommager de leurs frais.

Les rochers dont sont composées ces montagnes , sont d'une pierre calcaire jaune & rougeâtre , qui s'en lève par feuilles , & se laisse couper avec facilité : elles durcissent en se séchant , mais exposées à l'air ou à l'humidité , elles ne durent pas: elles sont excellentes pour faire de la chaux & pour murailles employées avec le mortier. Elles ne valent rien au feu. Parmi ces pierres on trouve du gyps & des albâtres de différentes sortes: peu de tuf , des grés encore moins : les meilleures pour le feu se trouvent à Vilnacheren. L'on n'a point trouvé de marbre , sinon dans le lit de l'Aar & parmi les graviers voisins , qui , vraisemblablement , y ont été chariés par la rivière. Près de Schenkenberg l'on trouve du faux asbeste (*Gypsum striatum*) parmi l'albâtre & le gyps , qui paroissent avoir avec lui de l'affinité. Cet asbeste , qui peut-être n'est autre chose qu'un albâtre en partie dissous , étant calciné & mêlé du sel ordinaire , est un excellent reméde pour le bétail ,

prin-

principalement pour les brebis. J'ai sauvé, par son moyen, deux fois mon troupeau qui étoit attaqué de la pulmonie. Né pourroit-on pas, à son défaut, employer avec le même succès les cendres d'autres pierres calcaires? La chaux & le sel résistent par leur nature à la putréfaction. Linnæus, parlant de ce dernier, conseille, de le mêler avec la saumure dans l'eau qu'on donne à boire aux brebis, quand elles sont attaquées de ce mal, & pour toutes les inflammations & les abcès, principalement pour ceux qui proviennent d'avoir avalé des insectes & des vers, comme des sang-sucs.

L'on trouve du spath cristallisé dans les jurisdictions de Thalheim & de Schinznacht, des cailloux de différentes espèces & couleurs, à moitié transparens. Une des curiosités de ce pays, qui y est fort commune, sont des pétrifications de toute beauté: les plus rares & les plus grosses se trouvent sur les montagnes en quantité, particulièrement dans les jurisdictions de Densburen & de Mandach. Les plus communes sont des limaçons, des huîtres & des araignées de mer.

## SECTION II.

*Des Plantes.*

Les montagnes produisent peu d'herbe, mais bonne; les plaines en produisent plus, mais pas si nourrissante. Il n'y a qu'une seule vacherie, mais peu considérable sur le Leziberg, qui appartient à Wildestein. Les montagnes ne sont pas assez hautes, & leur surface pour la plupart est habitée & cultivée. Le pays manque de prés & de fourages, par la raison qu'en plusieurs villages l'on s'adonne également à la culture de la vigne & des champs. La subdivision excessive des fonds de terre cause un très-grand préjudice, de même que la commune pâture qui y est attachée. La première fait qu'un propriétaire estime qu'il ne vaut pas la peine pour lui de chercher des eaux: la seconde empêche l'établissement de prés artificiels & leur entretien au moyen d'engrais artificiels. Le mal est d'autant plus grand pour le pays, que le remède se trouve, pour ainsi dire, par-tout sous la main, savoir différentes sortes de terres, les eaux & la marne, & l'expérience fait voir, que le trefle & l'espargnette s'y fèment avec succès, lorsque la propriété des fonds le permet

aux

aux habitans. Le bien-être des paroisses de Schinznacht & de Veltheim est dû à l'irrigation. Le Souverain ayant consenti à affranchir de la dixme les biens des pauvres, & leurs terres du parcours & de la commune pâture, & leur ayant permis de les enclore & de les cultiver à leur fantaisie, le peuple a lieu de se promettre les plus heureuses suites de cette faveur, tant pour la culture de ses possessions, que pour en augmenter le rapport. Autant de bonnes plantes & de bonnes herbes ce pays produit, autant y en a-t-il de mauvaises, moins cependant sur les lieux hauts que sur les bas.

Il n'est pas douteux, que parmi les plantes naturelles au pays il ne s'en trouve de propres à faire des prés artificiels : l'on connaît différentes sortes de trefle & d'avoine-bâtarde, la pimprenelle, le reygras &c. L'espargne-cette vient très-bien sur les fonds ferrugineux & calcaires des montagnes. Tout concourt en différens endroits à la culture d'autres plantes utiles ; l'air, la situation & le sol. Je ne doute même pas, que le saffran ne pût réussir en plusieurs lieux. On cultive quantité de plantes oléagineuses, comme le colsat, les navets, les pa-

## 20 DESCRIPTION DU BAILLAGE

vots , dont l'huile qu'on en tire , sert de beurre & d'autres graisses pour la cuisine & pour la lampe.

L'on trouve dans ce pays toutes sortes d'arbustes & d'arbres , depuis l'épine jusqu'au chêne , excepté ceux qui ne croissent que sur les plus hautes montagnes : mais les habitans connoissent aussi peu l'art d'économiser les bois & les forêts , que celui d'en faire un bon usage. Il faut les forcer à en prendre soin : cependant on commence depuis quelque tems à faire des coupes réglées dans les forêts , & de mettre à ban les endroits dépouillés ; mais comme ces coupes se font dans la douzième ou quinzième année , il n'est pas possible qu'on conserve des balivaux ; les arbres de haute futaye , comme les chênes , les hêtres , les ormeaux , les frenes n'ayant pas le tems de se former , doivent disparaître avec le tems : ainsi , au lieu de bois , l'on n'aura que de la broussaille : de - là vient , que le bois de charpente est fort rare & fort cher. Les arbres les plus communs , dans les bois qui subsistent encore , sont les pins , les sapins blancs. Les forêts des Communes & des particuliers sont entièrement dégradées , & sans celles qui appartiennent

tiennent au Souverain, les habitans seroient hors d'état de bâtier : ils se reposent là-dessus, & cette faveur que leur accorde le Souverain sans rétribution, les rend plus indolens, plus négligens & plus coupables : c'est la même négligence à planter des arbres sur les grands chemins & dans les hayes. La disette de bois, le pillage continual qui s'en fait, leur intérêt & leur sûreté ne sont pas des motifs assez puissans pour engager les habitans à planter des hayes vives autour de leurs possessions : ils aiment mieux au printemps voler dans les forêts, de quoi les enclore, pour se les voir voler en automne par d'autres voleurs : ce pillage n'est point qualifié de vol dans ce pays : de-là il est aisé de comprendre qu'un peuple qui a si peu de soin de ses propres bois, ne pensera jamais à les multiplier, à y planter des arbres étrangers : ce n'est pas la même chose à l'égard des vergers, ils sont fort attentifs & soigneux à les garnir d'arbres fruitiers & de bonne espèce ; mais ils ne savent pas bien les gouverner. Les plus communs sont les cerisiers, les poiriers & les pommiers, dont ils trouvent des sauvageons dans les forêts qu'ils ont soin d'enter.

Ce n'est pas les Ordonnances forétieres qui manquent, mais leur exécution : elles prescrivent bien les règles pour établir des bois, pour les soigner, pour les exploiter ; mais la difficulté est de trouver des intendans & des forestiers capables, soigneux & fidèles : ceux-ci devroient être mieux payés ; car, que peut on prétendre d'un forétier qui à peine a 20 florins d'appointement, qui est pris de la classe la plus pauvre, qui se laissera gouverner par quelques paysans des plus riches, qui seront sûrs de sa connivence, & qui cherchera à se dédommager des amendes qu'il ne pourra pas tirer des pauvres, en prévariquant lui-même : d'ailleurs, s'il a des terres à lui, il y donnera plutôt son attention qu'à celles du public.

Le droit de parcours dans les forêts est la seconde cause de leur dégradation ; où il a lieu, il est impossible que les jeunes arbres prospèrent : il est, à la vérité, défendu dans les bois du Souverain, mais il subsiste dans les bois des particuliers, à leur grand préjudice, de même que dans les prés & dans les champs où il fait le plus grand tort aux arbres, quand on n'a pas soin de les mettre à ban.

## SECTION III.

*Des Bêtes sauvages & des Oiseaux.*

Les grands animaux de proye sont inconnus. Les montagnes ne sont ni assez hautes, ni assez fourrées pour leur servir de retraite: de petits, comme renards, fouines, putois, il n'en manque pas. Il y a assez de fauve, comme cerfs, chevreuils, dans les hautes forêts, pour donner le divertissement de la chasse: l'on y trouve abondance de lièvres d'un goût supérieur.

L'on voit moins d'oiseaux de passage, comme cincognes, hirondelles, martinets, que dans d'autres pays, parce que celui - ci est trop montueux & trop sec: les ramiers, les becasses & les étourneaux sont communs: les alouettes rares: l'on ne voit point de grands oiseaux de proie, hormis quelques milans, de petits faucons & des hiboux.

## SECTION IV.

*Des Insectes.*

Il y a beaucoup de grenouilles, de crapauds & de serpens dans la partie orientale: des premières on en prend beaucoup en carême, qu'on transporte à Bade & à Bremgarten. L'on

trouve des serpens d'une aune & plus de long dans les lieux chauds, les rochers & les vieux murs. Les souris ne sont pas moins communes dans les campagnes que dans les maisons ; je ne les mets dans la classe des insectes que parce qu'elles sont tout autant nuisibles.

L'on y voit des limaçons, des hanнетons, des fourmis de toutes les sortes : les plus nuisibles sont les jardinières, surtout dans les terres meubles & légères ; elles font avec les limaçons beaucoup de tort aux jardins & aux champs, comme le ver de hanнетon en fait aux semences & à l'herbe ; quand il a pris ses ailes, il fait, avec les escargots, bien du ravage dans les herbages & dans les vignes.

Chercher à détruire ces insectes, ou au moins à en arrêter les ravages, c'est de quoi le paysan ne s'embarrasse guères : sa superstition les prend plutôt sous sa sauvegarde, & peu s'en faut, qu'il ne croye que c'est un péché que de leur faire la guerre : outre cela il craint la dépense, & de perdre en cela un temps qu'il estime trop précieux : il se tranquillise sur les reproches qu'il a à se faire de sa négligence, en disant que c'est un mal nécessaire, & s'arme contre eux d'une indifférence stoïque,

ARTICLE

### ARTICLE III.

## *De la Population du Pays & de ses Habitans.*

Le peuple qui habite ce pays est robuste, sain, peu adroit, fait au travail, & adonné à l'agriculture. S'il ne s'applique pas aux arts, ce n'est pas par mépris, mais le génie inventif lui manque. Tous les artisans & la plupart des ouvriers sont étrangers : ce qui est un grand mal pour un pays : ils aiment mieux acheter les outils les plus communs, que de prendre la peine de les faire eux-mêmes, & d'épargner par-là cette dépense. Leur caractère moral est analogue à leurs corps. Leur esprit est grossier, borné, simple : leur cœur est droit, tranquille, indifférent. Ils sont rustres, mais ont le cœur bon ; ils s'irritent aisément, mais s'apaisent & pardonnent de même. Ils sont querelleurs, mais point vindicatifs. Ils en demeurent aux paroles, mais en viennent rarement aux coups. Je ne fais si ce n'est pas la pauvreté, qui produit ou augmente en lui cette légèreté qui est le fond de son caractère. Cette légèreté, cette indifférence, qui fait qu'il se contente de vivre du jour à la journée, sans s'inquiéter de l'avenir, est le plus fort obstacle qui s'oppose à l'aug-

mentation de ses connaissances & à l'amélioration de son sort. Un homme qui ne connoît, qui ne souhaite, & qui ne cherche pas un sort plus heureux, ne se donnera pas la peine de l'obtenir: se donnera-t-on du mouvement pour une chose qu'on n'estime & qu'on ne souhaite pas. L'amour de la renommée, de l'honneur & de la fortune, ces grands mobiles des actions des hommes, ont perdu chez ce peuple tout leur ressort.

Ce peuple se nourrit principalement de grains & de fruits de la terre, suivant la saison, sans prévoyance, sans prendre des arrangements d'économie: il mange ce que la nature lui présente, sans souci de l'avenir: il fait son pain d'épautre, de seigle ou de fèves, il y joint des pommes de terre & des raves en automne & en hyver; au printemps, quand cela manque, il a recours aux fruits secs & aux herbes. En été, il n'a souvent que du pain d'orge, & pour pitance, que des pois & du gruau d'avoine. Chaque menage nourrit un cochon; les meilleurs, deux, qu'ils engrangent & qu'ils tuent, en hyver: ils mangent peu d'autre viande. Ceux qui sont riches tiennent une vache, les plus riches

ches, deux : les pauvres ont une chevre pour les besoins de leur menage ; l'on ne trouve pas à acheter du lait, ni du beurre ; à la place duquel ils se servent de l'huile de noix ou de colfat. La tempérance n'est pas une de leurs grandes vertus, & cependant on peut apprendre d'eux, combien peu il faut à l'homme pour vivre, quand la nécessité le demande : ils sont encore moins modérés dans le boire que dans le manger ; l'usage & l'abus du vin sont fort communs ; mais comme le vin a peu de feu, qu'il est leger & à bon marché, il dérange moins la santé & la bourse. Le plus sûr moyen d'évaluer l'entretien d'une personne sont les allouances (*Schleiss*) : on appelle ainsi ce qu'un homme, qui fait remise de tous ses biens, se réserve pour son entretien annuel. Un pere, p. ex. parmi les gens aisés, se réserve trois muids (*Mütt*) de froment, un muid de seigle ou de fèves, quarante liv. de beurre, deux pots de sain-doux, deux pots d'huile, 25 à 50 pots de vin, quelques corbeilles de pommes de terre & de fruits secs, six florins <sup>en comptant</sup> & logement franc, lorsqu'il veut se bien nourrir & ne rien gagner. Tous ces articles évalués en argent à un prix moyen, peuvent monter à

40 écus.

40 écus. Combien y en a-t-il qui doivent se contenter de la moitié ! mais pour ceux qui ne sont pas en état de vivre ainsi en repos & sans rien faire, & qui ont perdu leurs forces, ceux-là sont obligés d'avoir recours à l'assistance de leurs enfans, ou aux aumônes.

Ce peuple habite, comme celui du Pays-de-Vaud, rassemblé dans des villages; ce qui a bien des inconvénients, tant par rapport à l'agriculture, qu'à l'économie & à la santé.

Il est obligé, manque de bois de construction, de bâtir ses maisons en maçonnerie. Elles sont plus élevées au-dessus de terre que les cabanes de nos paysans en d'autres endroits. Les chambres sont étroites & basses; une seule sert à loger toute une famille, & il est aisé à juger que la santé doit en souffrir, surtout dans des lieux ombrageux & boueux; l'on s'en apperçoit dans ceux qui y mènent une vie sédentaire. Le paysan qui passe la plupart de son temps à l'air, conserve sa santé par l'exercice, & par-là évite les dangers auxquels les autres sont exposés. La proximité des cabarets, qui sont une peste pour les villages, est aussi préjudiciable à l'économie & à la manière de vivre des paysans,

payfans, que l'est l'éloignement de leurs terres à l'agriculture. Le feu & les épidémies sont plus à craindre & plus considérables, si les habitations sont rassemblées, que si elles étoient dispersées. Cette méthode de réunir les habitations des payfans cause, à plusieurs égards, un préjudice notable à l'agriculture, comme je le ferai voir ailleurs. Le prix des maisons a fort augmenté, tant parce qu'il en coute maintenant plus à bâtit, que parce que la population s'est accrue. Les maisons sont pitoyablement dispersées: personne ne bâtit qu'il n'y soit forcé; de là vient que les maisons neuves sont fort rares, & qu'il ne l'est pas d'en voir qui ont cent ans. Les villages ont un air sombre & délabré, parce que les maisons sont enfumées & ombragées par les arbres qui les entourent; la propreté qui règne dans l'intérieur répond à celle du dehors. Leurs meubles sont en petit nombre & simples; tout indique la pauvreté générale.

Leur habillement en général ne vaut pas mieux que leurs meubles: ils savent pourtant se parer les jours de fête. Mais ce que j'ai trouvé de plus singulier dans leur manière de se vêtir, c'est que les hommes sont vêtus plus chaudement

chaudement & plus proprement que les femmes. Celles-ci portent de vilaines casques & si courtes, qu'à peine leur couvrent-elles les genoux, & comme le corset de ces casques ne va que jusqu'à la ceinture, & n'a pas plus d'un empan de long, les femmes sont exposées à l'air & au froid, jusques sous les bras. Elles ne portent sur la tête, quand elles sont jeunes, ni bonnets ni chapeaux, & vont aux champs tête nue, dans les plus grandes ardeurs du soleil, qu'elles supportent aussi bien que les froids les plus rigoureux de l'hyver. Dans cette saison, sous un sarrau de toile, elles mettent une jupe rouge de laine, qui le déborde de 4 pouces. Leur plus grande parure consiste en un mouchoir de cou de soie, en un tablier d'indienne, une ceinture de velours, un cotillon couleur d'écarlate & des bas rouges: les femmes sont toutes habillées de la même manière, d'une façon contraire au bon sens, incommode & désavantageuse. Les hommes, au contraire, portent en été deux habits, & quatre en hyver, des bas & des sous-bas de laine. En été ils se couvrent dans la maison d'un bonnet de cotton, & en hyver d'un bonnet fourré, & quand ils sortent, d'un chapeau de laine. Les paysans sont habili-

les en paysans & les artifans ont des habits bourgeois. L'habillement des premiers est gothique comme celui des femmes, & à mon avis incommode, mais l'habitude le leur fait trouver léger & gracieux. Cette habitude, ou plutôt la pauvreté fait qu'ils pensent moins que d'autres à changer d'habits & à la parure. Les enfans, en été, vont presque nuds, & en hyver, habillés très-légèrement. Cette méthode pourroit, dans un autre climat, être plutôt favorable que dangereuse pour le tempérament, mais sous un ciel tel que celui-ci, où les vicissitudes de l'air, du chaud & du froid sont aussi grandes & aussi subites, cette méthode que la pauvreté & l'imprudence ont introduite, est la cause de plusieurs accidens, des abcès, des maux aux jambes & des hernies qui sont fort communes: d'ailleurs ces gens sont peu sujets à des maladies, leurs corps sont endurcis par un genre de vie dur, par des travaux pénibles & par une diète simple & saine. La petite verole, le pourpre & autres maladies malignes sont plutôt dangereuses par le mauvais traitement que par l'air. Les pleurésies, les coliques bilieuses, qui sont les maladies qui règnent le plus souvent parmi ce peuple, sont des suites de

de son genre de vie plutôt que du climat. Le passage subit d'un air humide & froid, dans un poêle chaud, le changement qu'on fait sans réflexion de nourritures différentes, les boissons copieuses & froides quand on est échauffé, tout cela cause, sans doute, ces maladies épidémiques, dont la plupart meurent par un effet de leur indolence, par la négligence de leurs propres gens & par leur confiance aveugle à des charlatans, à des bourreaux &c. Le paysan, aussi impatient que laborieux, craint plus la maladie que la mort même : plus le ton & les remèdes d'un médecin sont décisifs, & plus il a bonne opinion de sa capacité. L'on n'a fait jusqu'à présent aucunes bonnes observations sur les causes, les suites & le cours de ces maladies, articles si essentiels au bien de l'humanité. Tout lecteur qui fait combien le logement, la nourriture & le vêtement influent sur le genre de vie, & celui-ci sur le bien-être & le caractère national d'un peuple, n'envisagera pas mes remarques sur ces objets d'économie, tout imparfaites qu'elles sont, comme des digressions déplacées ; il trouvera plutôt à redire, de ne pas trouver ici un détail plus circonstancié & plus fini sur cette matière, comme il s'y attendoit peut-être.

être. Pour me justifier vis - à - vis de ces cen-  
seurs, je dois dire que ce n'est pas manque de ma-  
tériaux & de volonté, si je n'ai pas dépeint plus  
au long la manière de vivre de ce peuple; mais  
comme je n'ai pas eu dessein de faire un vo-  
lume, mais simplement un mémoire sur son agri-  
culture, sa façon de vivre & ses actions, je de-  
vois me contenter de donner une esquisse: un  
ouvrage complet auroit surpassé mes forces, sans  
compter que je n'aurois pas le loisir nécessaire.

Comme le caractère national est le résul-  
tat des impressions reçues dans la jeunesse, qui  
s'apperçoivent dans les mœurs & les actions des  
hommes; il faut, pour juger de celles ci, s'arrêter à  
considérer quelles ont été ces impressions. L'é-  
ducation physique chez ce peuple, est, on ne peut  
pas plus, abandonnée à la nature. Les meres  
allaient leurs enfans, & cela ordinairement jus-  
qu'à ce qu'un second ôte le lait au premier:  
ce qui nuit à trois êtres à la fois. Le lait de la  
mere, si la misère & la pauvreté ne le fait pas  
cailler, ou que le chagrin ne l'aigrisse, est pour  
les enfans la meilleure nourriture, vu la gros-  
siereté de leurs alimens; car les femmes qui  
nourrissent, ou qui sont enceintes, ne savent

ce que c'est que la précaution , tant par rapport au tems , qu'au travail. Aussi -tôt que les enfans sont févrés , ils sont abandonnés à eux- mêmes ; & dès qu'ils peuvent se traîner , on les met sous la garde d'autres enfans ; on ne les tourmente guères en les émaillottant & en les berçant : leur nourriture est aussi légère que leur vêtement , l'une consiste en un brouet clair , en soupe , en fruits d'arbres & de terre , ou en un morceau de pain noir ; & leur vêtement en une chemise & une robe de toile : ils n'ont ni la tête ni les jambes couvertes , jusqu'à ce que l'âge & leurs forces les appellent au travail. Je parle ici de l'éducation générale : celle des riches n'y fait pas d'exception ; un peu plus de pain , des habits un peu meilleurs feront toute la différence : il n'y en a pas d'autre , quand les enfans sont parvenus en âge , que la quantité , & non la qualité des alimens. Dès l'âge de trois ans , ils sont vêtus à la manière du pays. Quand les enfans sont en état de courir , les garçons sont chargés de la garde du bétail , & les filles de celle des petits enfans. Dans les momens de loisir ils apprennent à amasser des herbes , du bois , & à marauder. On ne les dresse point aux ouvrages de la main , ceux au moins

moins dont les peres ont quelque bien. Il n'y a que les pauvres qui, (dans un pays où le payfan même est pauvre, & tache de se procurer tout par lui-même,) n'ayant point d'autre industrie, apprennent à leurs enfans à filer & d'autres métiers qui ne coutent rien d'apprentissage, & ne demandent pas des fonds. Ceux qui ont des terres, y mènent leurs enfans suivant leur âge & leurs forces, pour leur apprendre à les cultiver. Une pareille éducation, comme on voit, est propre à former des corps robustes & endurcis, qui le deviendroient encore plus, si l'on y joignoit une meilleure nourriture: ce sont des hommes secs, maigres, nerveux & durs, comme le sont tous ceux qui se nourrissent de grains & de fruits, & qui sont faits pour de rudes travaux.

L'éducation morale ressemble à l'éducation physique: on apporte aussi peu de soin à l'une qu'à l'autre. Elle est extraordinairement négligée par la trop grande indulgence des parens, qui fait que les enfans deviennent négligens, revêches, vicieux, & ne reconnoissent dans la maison aucune autorité: c'est une vraie anarchie. Une éducation publique vaudroit beau-

coup mieux, si les parens obligeoient leurs enfans à aller à l'école, & si les maîtres d'école étoient plus capables. Tant que les enfans ne font pas en état de travailler, on les y envoie; mais dès qu'ils font capables de faire quelque ouvrage, on les en retire jusqu'au tems où ils doivent être instruits pour la communion. Alors on les présente au ministre, qui doit leur former le cœur & l'esprit, après que l'un est corrompu par l'exemple des parens, & qu'on a laissé l'autre croupir dans l'ignorance. L'on a lieu d'être plus surpris que, parmi un peuple élevé de cette manière, il s'y trouve cependant tant de gens vertueux & honnêtes, que de ce que la plupart sont vicieux & méchans: il faut certainement que la nature ait formé l'homme bon. Voilà comme est formé un peuple, dont le caractère particulier est d'être franc, grossier & ennemi de tout joug. L'homme est une table rare; le génie de ce peuple prouve l'évidence de cette vérité: il doit ses qualités à sa situation, & ses vices à son éducation, généralement parlant. Il est tempérant, sans être économe; sans souci, sans être gai; laborieux, sans application; zélé, sans connoissances; rustre, sans cruauté; intéressé & volage; opiniâtre & indifférent. Ce peuple

peuple n'est pas porté à la gayeté; on l'entend rarement pousser des cris de joie, chanter, siffler, comme cela se voit dans plusieurs autres endroits du Canton: il est plutôt bruyant que joyeux dans ses divertissemens, qui consistent à boire & à faire du tintamarre: s'il se met à jurer & à injurier, cela ne tarit pas: il se comporte extérieurement grossièrement & indécentement, mais rarement il en vient aux coups, & il est plutôt fogueux que méchant: voilà en gros son caractère; mais comme il n'y a point de règle sans exception, il se trouve parmi eux des gens de bien, honnêtes, sensés & craignant Dieu. Dans la religion ils sont simples & indifférents; de-là vient qu'on voit peu de séparatistes & de sectaires: cet indifférentisme est pour eux un préservatif contre la superstition, qui y règne moins que le fanatisme. Ils n'ont aucun goût pour les arts, que pour ceux qui sont les plus nécessaires; le nom des autres leur est à peine connu; des sciences, ils n'en ont aucune idée: le nombre de ceux qui savent lire, est petit, plus petit encore de ceux qui savent écrire.

Les habitans sont généralement pauvres. Les riches ne se distinguent ni par leur dépense,

ni par leur maniere de vivre ; ce qui fait que les pauvres sont d'autant plus à plaindre , qu'ils sont par - là privés de plusieurs ressources ; ils le seroient bien plus encore , si , de tems en tems , le Souverain ne leur tendoit une main très libérale. La cause de cette indigence , selon moi , se trouve dans le sordide attachement des riches à leur intérêt , dans leur économie mal - entendue , dans le manque d'une bonne police & de diligence , dans la mauvaife éducation qu'ils donnent à leurs enfans , & dans leur inaptitude à trouver des expédiens. Leurs voisins ne sont ni plus riches ni meilleurs , cependant ils ont sur eux ces trois grands avantages , savoir , la liberté , la sûreté & un doux gouvernement : il est vrai que toutes les terres sont sujettes à la dime & aux censes seigneuriales & foncieres ; mais en échange elles sont , comme leurs propriétaires , à l'abri de taxes arbitraires & de nouveaux impots.

Les plus riches & les plus aifés de ceux qui habitent ce pays , sont les paysans qui possé-  
dent en propre des terres & qui les cultivent , quoiqu'elles soient pour la plûpart hypothé-  
quées. Un payfan s'estime riche , quand il n'y a  
que

que la moitié de ses terres qui l'e soit : il s'estime tel quand , déduction faite de ses dettes, dont il paye cinq pour cent, il lui reste 4 à 6000 florins de net. Le nombre de ceux qui ont plus, est si petit, qu'il ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Pour faire disparaître , ou au moins diminuer cette pauvreté générale , il ne faudroit qu'en détruire les causes. Ces moyens feroient plus de bienfaisance chez les riches , une meilleure économie chez les pauvres , de bonnes loix de police dans les Communautés , une meilleure éducation de la jeunesse , sur - tout plus d'encouragement à l'industrie & au travail , par l'établissement des manufactures & des fabriques : celles qu'on a établies dans les villes voisines de l'Ærguew , avec les filatures de cotton & la fabrication des étoffes de cette matière, ont occupé longtemps plusieurs bras , avec avantage , ont diminué la misére , & ont augmenté considérablement la population. Je fais très-bien que , présentement que le commerce languit , & que les vivres sont si chers , on se plaint par-tout de la rareté de l'argent , & que quantité d'ouvriers qui n'ont pour vivre que le

travail de leurs mains, se trouvent sur le pavé, dans la plus grande misére, & de plus augmentent celle des autres, & que de-là viennent toutes ces clamours contre les manufactures & les fabriques. Mais ces gens qui les méprisent & qui les décrient, ont-ils pris la peine d'examiner la chose par toutes ses faces? ont-ils bien pesé les avantages & les inconvénients de l'industrie? Est-ce que le payfan n'a pas reçu d'avance, peut-être dix fois la valeur du pain qu'il donne ou qu'il avance maintenant aux ouvriers consommateurs? qu'est devenu l'argent que ceux-ci ont gagné pendant 40 ou 50 années? Je ne parle pas des gains que les grosses maisons de commerce ont faits, je ne parle que du gain journalier des ouvriers, dont plusieurs gaignoient un florin par jour, & cinq baz ceux qui n'avoient que dix ans. Chez qui a passé cet argent-là, si ce n'est chez le cultivateur, par les mains du boulanger, du tisseran, du tanneur? &c. Le cultivateur pourroit-il, & même présentement, vendre si cher ses denrées, s'il y avoit moins de consommateurs? Je ne le crois pas; car c'est la quantité des acheteurs qui règle le prix des marchandises. S'il n'y avoit point d'acheteurs, le payfan feroit obligé de consommer

mer lui-même ses grains, ses laitages &c. mais aussi de fabriquer lui-même ses habits, ses meubles. Trouve-t-il son avantage à laisser ce soin à d'autres, il est juste qu'il ait aussi sa part de ces soins, & qu'il travaille pour ceux qui travaillent pour lui. Non, de toutes les classes d'hommes, celle des paysans est celle, qui est le moins à plaindre dans le tems présent; toutes les autres le sont bien plus; & jamais je n'ai mieux senti le bonheur des gens de la campagne, que dans ces tems facheux. Si l'inquiétude & les soucis sont le plus grand fardeau de la vie, le paysan seul en est exempt, tous les autres états en sont plus ou moins accablés. Il ne faut pas s'arrêter aux plaintes de quelques gros propriétaires, de quelques citadins, sur la cherté des ouvriers qu'il leur faut pour cultiver leurs terres; car 1. leur nombre est petit; le plus grand nombre & presque tous les paysans travaillent eux-mêmes leurs terres sans employer de manouvriers. 2. Les paysans gagnent, parce que leurs salaires & leurs denrées se payent mieux; les gentilshommes & les bourgeois gagnent, parce que l'intérêt de leurs argens hausse. 3. Sans les manufactures, l'on trouveroit encore moins de manouvriers à la

campagne ; car comme le paysan ne les emploie que trois mois de l'année tout au plus, comment ceux-ci pourroient-ils se tirer d'affaire pendant les neuf autres mois, s'ils ne trouvoient rien à gagner pendant ce tems-là ? Il est vrai, que s'ils gagnent plus à travailler à la maison, ils ne se feront pas journaliers ; mais le paysan n'a qu'à bien payer, il en trouvera assez. S'il faut donner à un pauvre manouvrier 8 batz par jour, au lieu de 6, il n'y a pas grand mal : l'argent ne se perd pas, il revient tôt ou tard au paysan. L'on est mieux fondé dans les reproches qu'on fait aux manufactures, principalement de draps, de toile de fil ou de cotton, par rapport à la misérable constitution de ceux qui y travaillent, qui, lorsque ces manufactures tombent, comme cela se voit présentement, deviennent inhabiles à l'agriculture & à toute autre profession, languissent dans la misére, & tombent à la charge du pays. Il est vrai que le genre d'occupation de ces gens-là est très-contraire à la santé, soit à cause de la posture, soit à cause de l'humidité des lieux où ils travaillent, puisque c'est dans des caves : & que leurs enfans, ou ceux qu'on y élève, se reconnoissent assez généralement à leur

air

air blême & à la foiblesse de leur constitution, & qu'ils deviennent incapables d'un travail rude, s'ils restent attachés à leur profession uniquement; mais comme dans ce pays, il y en a très peu qui le soient, que la plupart ont des terres & les cultivent; & que ceux-ci envoyent en hiver leurs enfans au bois, & en été aux moissons, le danger d'une vie sédentaire n'est pas tant à craindre pour ce peuple. La plus forte raison qu'on allégue contre les manufactures, c'est qu'elles sont pernicieuses à l'agriculture par la quantité de bras qu'elles lui enlèvent. Si ce reproche est bien fondé, la faute en est à la Police, qui ne devroit pas permettre qu'elles s'établissent aux dépens de la culture de la terre, nonobstant tout l'avantage qu'elles promettent, qui alors ne feroit qu'apparent & incertain. Mais quand les manufactures ne privent pas l'agriculture des bras qui lui sont nécessaires, & qu'elles n'occupent que les délaissés, elles lui font alors très avantageuses & contribuent beaucoup à augmenter le bien-être, les richesses & la force du pays & de l'Etat. L'on m'objectera peut-être que j'ai avancé, que le pays n'étoit pas mis en valeur, qu'il n'y avoit pas trop d'habitans, & que par conséquent il n'étoit

pas

pas dans le cas d'avoir besoin d'autres occupations. Tout paradoxe que cela paroisse, il est pourtant certain par l'expérience qu'un pays peut manquer de cultivateurs & avoir cependant bien des mains desœuvrées & qu'un pays, dont la culture est négligée, a besoin de manufactures pour vivifier son agriculture. Elle pourroit, sans contredit, donner suffisamment de l'occupation aux habitans, si les terres étoient moins inégalement partagées, & qu'on entendit mieux l'œconomie : mais lors que les terres sont entre les mains d'un nombre de gens aussi stupides qu'indolens, qui aiment mieux abandonner aux bêtes, ou laisser en friche les terres qu'ils ne peuvent pas cultiver eux-mêmes, que de les laisser travailler par d'autres, & lorsque la stérilité d'un sol, les inconvénients qui en résultent, & la situation du pays, demandent pour y remédier, des frais, ou des cautions, moyens interdits aux pauvres, par la misére du pays, & le manque d'argent ; il faut qu'une partie du peuple soit livrée à l'oisiveté & à l'indigence, s'il n'a pas d'autre moyen de s'occuper. Telle est la situation de ce peuple, qu'avec beaucoup de terres incultes & en friche, une partie feroit obligée, de mourir

rir de faim, ou de s'expatrier, sans les manufactures, qui non-seulement lui donnent de quoi vivre, mais contribuent encore à enrichir l'autre partie. Ce n'est pas seulement au peu d'économie des paysans qu'il faut s'en prendre, mais aussi à la négligence de la Police du pays. L'on n'y voit point de grosses fermes, peu de terres considérables appartenantes à un seul particulier, mais les pâturages communs, le droit d'assoler, la subdivision excessive des possessions, l'éloignement où en sont les paysans, leur réunion en villages, sont tout autant d'entraves mises à l'agriculture: à quoi il faut ajouter les labours couteux & pénibles, les censes fortes, (\*) l'irrégularité des partages, la stérilité du sol, la négligence, le mauvais ménage & la pauvreté générale des habitans, comme autant de causes de l'engourdissement de ce peuple.

Il paroît par une table de population, que j'ai trouvée dans d'anciennes archives de ce pays, qu'elle s'y est prodigieusement accrue dans l'espace de 200 ans: que dans la partie mon-

(\*) En d'autres pays ces censes foncieres, qui ne passent pas la 40me partie du produit, ne paroitroient pas fortes.

montueuse du Bailliage, où gît la juridiction de Bötzberg, elle a doublé, & qu'elle a triple dans le pays plat où se trouve la juridiction de Stilli. Je trouve plusieurs causes de cet accroissement. Le changement de domination ; la précédente étoit pauvre & despotique ; l'actuelle est riche, libre & douce : l'affranchissement de la servitude, la sécularisation des biens d'église, la diminution des charges, par l'abolition des petites dixmes, & les droits d'échûte commués en une petite somme d'argent ; la tranquillité & la paix & tous les bonheurs qui en découlent. Les fabriques & les manufactures ont le plus contribué à faire fleurir les villes & à la population de la campagne dans l'Aerguew, depuis environ 50 ans. De-là vient la différence qui s'observe entre le haut & le bas pays, où elles occupent plus de monde que dans le haut. En comparant ces tabelles de population, l'on verra facilement la proportion qu'elle observe par rapport à l'agriculture, les arts & les manufactures. Que l'on me permette de faire ici quelques observations générales.

Parmi les gens de la campagne, les vigneron sont ceux qui se multiplient le plus, mais moins

moins que les fabricans, parce qu'ordinairement ceux-ci se marient plus jeunes, menent une vie tranquille, molle & moins accompagnée de soucis; d'où vient que la proportion entre les enfans & les ménages est plus forte dans le pays plat que sur les montagnes; elle est comme de 3 à 1. Ainsi le nombre des consommateurs dans ce Bailliage est très considérable comparé à celui des cultivateurs: d'où il suit qu'il ne pourroit pas s'augmenter sans nuire à ceux-ci.

Par la proportion trouvée du peuple au terrain cultivable, de 1 à 8 & demi ou de 8 arpens & demi par personne, je conclus que ce pays n'est pas trop peuplé; d'autant moins que plus des 3 quarts des fonds sont en champs, dont 1 quart en friche; quoique plusieurs quartiers du canton le soient encore moins. Tout pays où le peuple est berger, l'est moins que celui où il est agriculteur, & celui-ci moins que celui où il est vigneron. (\*) J'ai indiqué plus haut les raisons, pour lesquelles ce pays n'est pas plus peuplé dans quelques communautés, comme à Thalheim, il en est une autre qui lui est particulière, c'est le manque d'habitations &

(\*) Voyés la table du rapport des fonds.

& leur construction trop couteuse. J'ai vu dans ce village environ 30 jeunes hommes non mariés qui n'avoient point de maisons & hors d'état d'en bâtir, & qui pour cette raison ne se mariaient pas. Je n'ai pas trouvé le nombre de ceux qui étoient hors de ce pays, pauvre & stérile, aussi grand qu'on devroit s'y attendre; je n'en trouvai en 1769 qu'environ 300, ce qui fait à peine la 18me partie du peuple, les 3 quarts étoient en service en Suisse à la ville & à la campagne. Peu vont à la guerre, quoi qu'ils ne soyent pas sujets à y prendre la maladie du pays, comme ceux qui habitent les montagnes, parce qu'ils trouvent chez eux du service mieux & plus aisément, qu'ils conservent le même genre de vie, & qu'ils ne changent pas de nourriture. Leur peu d'inclination pour le militaire provient, suivant moi, de cet esprit de liberté & d'indépendance, dans lequel on les élève. Lorsque l'on introduisit, en France, cette sévérité de discipline dans les troupes, la plupart acheterent leur congé, & ils n'eurent pas plutôt remis le pied dans le pays, qu'on les vit abandonner leur uniforme & reprendre leurs anciens habits de paysan. Ils font bien moins de cas que les autres Suisses, des exercices militaires,

taires, & j'ai déjà insinué qu'ils ne se piquent pas de cet honneur qui est l'ame des gens de guerre.

En comparant le nombre des ménages & celui des individus, le rapport me paroit être de 1 à 4 & demi, ainsi les ménages ne sont pas forts. Les curieux trouveront à s'exercer dans les tabelles jointes à ce mémoire. Une raison pourquoi les ménages sont si peu forts, est, qu'il y a peu de paysans grands Ferriens, & que la plûpart ne tiennent point de domestiques; rarement en voit-on un, qui ait un valet & une servante. On appelle ici un payfan celui qui est en état de tenir un attelage entier, c'est-à-dire 4 bœufs, ou 2 bœufs & un cheval, qui garde deux vaches, qui dans chaque sole ou pié a 4 à 6 arpens de terres labourables, c'est-à-dire, en tout 12 à 18 arpens, & 4 mas de prés . . . Un demi paysan est celui qui n'a que la moitié d'un attelage, la moitié autant de terres & la moitié autant de bêtes. On appelle journalier, (*Tauner, ou Tagwerker*), celui qui n'a tout au plus qu'une vache & qui fait travailler ses terres par d'autres. Mais il s'en trouve parmi ceux-ci qui sont mieux que les paysans;

## ARTICLE IV.

*De l'Agriculture.*

## SECTION I.

*Des terres incultes.*

L'on appelle *Aegerten*, dans ce pays, les terres incultes. Elles sont indiquées dans la table des terres labourables, No. 3. parce qu'il arrive de tems en tems qu'on les ouvre & qu'on les ensemence. L'on en voit peu ou point dans la partie orientale & méridionale du Bailliage ; mais sur les montagnes il s'en trouve assez qu'on n'ouvre & qu'on n'ensemence que tous les 10 ou 20 ans : celles-là sont des pâtrages ou de mauvaises prairies qui pourroient être misés plus à profit pour la plupart, celles-ci sont de mauvais fonds dans les bois, escarpés & éloignés, sur lesquels, après deux semaines, recroissent des pins, & qui ne dédommageroient jamais celui qui voudroit faire quelque dépense pour les améliorer. Le sol en est une matière calcaire entremêlée d'argille, dont il ne seroit pas possible de tirer meilleur parti, à raison de sa situation élevée & de son éloignement, à moins qu'à l'imitation de ce qui a été fait sur le

Lezi,

Lezi, le Bötzberg, le Stalde & à Gallenkilch, on ne voulût y transporter des hommes, du bétail & des maisons. Le produit de ce pays - là paye à peine les censes : les meilleurs fonds se vendent 20 à 30 florins, l'arpent, & il y en a beaucoup qu'on pourroit avoir pour rien : il y a peu de biens communs, de terres vagues ou de pâtrages publics, excepté dans la juridiction de Hottweyl, & c'est peu de chose : leurs pâtrages communs sont les jachères, les bois, & les prés, sur lesquels ils ont le droit de conduire le bétail, dans l'arriére-saison, droit auquel presque tout le pays est soumis, au grand détriment de son agriculture. Il n'est point de marais dans cette contrée toute montueuse & l'on n'y trouve que deux fruiteries qui appartiennent au Souverain, l'une dans le Kielholtz & sur le Lezi ; chacune de 12 vaches. L'herbe qui croit sur ces montagnes, est courte & succulente : les pâtrages sont secs & fains. Je suis d'opinion, quoi que je ne sois pas partisan des pâtrages, que si tout ce pays vague sur les plus hautes montagnes, nommé *Aegertenland*, étoit mis en fruiteries, l'on en tireroit beaucoup plus de profit que cultivé comme il l'est.

## 52 DESCRIPTION DU BAILLAGE

L'on peut mettre dans le nombre des terres incultes ces atterrissemens, ces terrains d'alluvion (*Schachenland*) sur le bord oriental de l'Aar, tandis qu'elles restent incultes. Dans un pays où l'indolence, le manque d'argent ou de police font qu'on n'oppose aucunes digues à la violence d'une riviere, il faut nécessairement que les pays sur ses bords en souffrent : ses eaux en emportent tantôt une partie tantôt une autre, ravagent l'une, fertilisent l'autre, donnent à l'une ce qu'elles prennent à l'autre. Ces terrains qui n'étant d'abord que du sable pur, ou du gravier, produisent ensuite de l'herbe & enfin portent des bois, sont ce que je nomme terrains d'alluvion, (atterrissemens) ; ils donnent sans être cultivés un bon pâturage ; & en bois, un assez bon profit : l'on en peut faire des coupes, tous les 12 ans ; ce n'est à la vérité que du bois blanc & d'une chetive qualité. Ces terrains s'élèvent au moyen de l'herbe & des feuilles, se fertilisent par les inondations, deviennent susceptibles de culture & peuvent à la fin être changés, peu à peu en bonnes terres labourables. L'on n'aurait pas sujet de regretter la peine, ni l'argent qu'on y employeroit, sans la crainte continue de perdre tout en un moment.

SEC-

SECTION II.

*Des terres incultes.*

Question Préliminaire.

Comment sont évaluées les terres , dans ce pays ?

Suivant leur situation , leur rareté ou leur quantité , les besoins du pays & les facultés des habitans.

Dans un pays où le peuple vit rassemblé dans des villages , le prix des fonds qui en sont voisins & plus à portée des maîtres est incomparablement plus haut , que celui de ceux qui en sont éloignés : un arpent de terre , près du village , de la même qualité que celle qui en est à demi lieue , se paye le double.

Le prix des fonds se règle suivant le besoin qu'en a l'acheteur & ordinairement se proportionne suivant la rareté & la quantité des fonds de la même espèce. Il y a tel village où les prés se vendent deux - fois plus cher que dans un autre. Il se proportionne aussi suivant le nombre des habitans : plus il y a d'acheteurs, plus la marchandise est chère. De - là vient la différence des biens.

Ce qui met la plus grande différence dans le prix des terres, sont les facultés des habitans, plus ils sont riches, plus les terres sont chères. Le prix des fonds, comme des autres effets, suit la proportion de la quantité d'argent qui circule: de-là vient que les terres près des villes & dans des pays où le commerce est florissant, se vendent incomparablement plus cher que dans d'autres qui sont éloignés de ces sources de richesse. Par la même raison, un pays qui a un débouché sûr & prompt de ses denrées, en haussera le prix.

Les taxes & les impôts dont un pays est chargé, influent beaucoup sur le prix de ses terres & y mettent une grande différence. Elle n'est pas si grande dans ce Bailliage que dans d'autres, parce que dans les derniers accensements qui se firent, il y a environ 80 ans, les censes furent réglées suivant le prix que les terres avoient alors. Cet arrangement naturel en lui même, exigea cependant, par la suite, quelque changement, à raison de celui qui survint, par des accidens, à la valeur des fonds; mais dans ces changemens, l'on prit garde à ne pas donner atteinte à l'industrie & à l'activité du

du peuple, & à ne pas le décourager d'entreprendre l'amélioration de son terrain; ce qui auroit été funeste à son agriculture. Une terre franche est d'une valeur infiniment plus grande pour le paysan qu'une qui est chargée, & aussi en proportion de sa valeur intrinseque; celle qui est chargée, s'estime en proportion de la quantité & de la qualité des charges, & les charges, suivant qu'elles sont redimables, ou non; les premières n'entrent pas en comparaison avec celles-ci; & suivant aussi qu'elles sont fixes ou variables. C'est la raison qui fait que les dixmes paroissent plus onéreuses que les censes foncières; parceque les premières font une charge qui varie suivant le travail & le produit des terres, & que celles-ci sont réglées sur les facultés & sur le fond.

Voilà les principales causes de la différence du prix des fonds de terre: considérés comme marchandise, ce prix dépend du besoin, de leur rareté, de leur valeur intrinseque, du nombre, des facultés & du goût des acheteurs.

L'on trouve dans ce Bailliage des prés, depuis 120 à 1200 florins l'arpent; des champs, depuis 20 à 600 florins; des vignes, depuis 200

D 4 à 800

à 800 florins l'arpent. Ce que l'on peut avoir à meilleur marché sont les paturages & les terres stériles. Ce sont les prix d'affection ou de convenance qui sont les plus hauts. L'augmentation de la population, l'établissement des manufactures, la circulation de l'argent avoient fait beaucoup hauser le prix des fonds de terre: mais dans l'espace de 3 ans, je l'ai vu tomber d'un tiers, depuis que les manufactures sont en décadence, & depuis quelques mauvaises années. Le lecteur qui considérera la pauvreté de ce peuple & le peu de fertilité de ses terres, aura de quoi s'étonner que quelques unes soient encore si chères, de même que de l'inégalité qui règne dans leurs prix.

Ayant dit que tout ce pays étoit à peu près sief, & sujet à la cense repartie sur les fonds à proportion de leur valeur; il ne me paroît pas déplacé, d'indiquer ici cette taxe, quoiqu'inégale dans les divers districts de ce Bailliage, elle se rapproche beaucoup. Tous les fonds sont repartis en quatre classes suivant leur valeur, & généralement estimés comme il suit.

Les fonds de première valeur, sont les bonnes vignes, & les bonnes prairies, dont l'arpent

pent paye 5 quarts de quarteron de grains d'épautre de cense, estimé prix moyen en argent 30 bz. Un arpent de vigne ou prairie de valeur médiocre, ou de bon champ, est taxé à 3 quarts de quarteron du même grain, ou 18 bz. Un arpent de mauvaise vigne ou prairie, ou champ médiocre 2 quarts de quarteron, évalué 12 bz. & les mauvais champs 1 quart de quarteron l'arpent, ou 2 quarts d'avoine. La contenance du quarteron se trouve dans la section du commerce.

L'intérêt des fonds doit être proportionné à leur valeur, celle - ci à leur rapport; mais cette règle n'est pas générale. Où l'état, le besoin ou la fortune des habitans fixe le prix des fonds, celui - ci passe souvent leur prix intrinsèque, de façon qu'ils rapportent à peine la moitié de son intérêt. Dans ce pays comme par - tout ailleurs cet intérêt varie; cependant l'intérêt des lettres de rentes sur les fonds hypothéqués étant fixé par le Souverain à 5 pour 100. le produit net des fonds ne peut être évalué à moins dans un pays où tous les fonds presque sont hypothéqués. Les riches qui comp-tent l'assurance de leur superflu pour beaucoup,

D s peu-

peuvent le placer sur petit intérêt en fond, & agiront toujours plus prudemment pour eux, & plus avantageusement pour la patrie, qu'en le prêtant à l'étranger à grosses rentes. Cet intérêt des lettres de rentes fixé par l'ordonnance de 1724 n'a pas varié depuis, & je ne trouve pas, qu'il ait été plus bas auparavant.

Les paysans à qui leur situation ne permet pas de cultiver leurs terres, les admodient pour la moitié de leur produit; c'est sur ce pied que sont les fiefs qui appartiennent au Souverain: le paysan donne la moitié de la récolte, déduction faite des semences, pour prix de son adjudication. Il n'y a plus de fiefs particuliers. Tout le pays est sujet aux corvées; mais dans les fiefs masculins le partage a lieu de tems immémorial; ainsi donc l'indivisibilité des fiefs n'apporte aucun obstacle à l'agriculture; mais bien, d'un autre côté, leur divisibilité à l'infini: pour la prévenir, & remédier à ses inconvénients en favorisant la réunion des pièces détachées, je ne sciais d'autre moyen que d'accorder, sauf quelques restrictions, au voisin, la préférence après celui qui jouit d'une portion du fief, sur le parent de sang. S'il n'y avoit point

point de réstriction, on retomberoit dans l'inconvénient contraire, & les vastes domaines sont aussi préjudiciables à l'agriculture que la subdivision sans bornes des terres. Il n'est pas aisé de déterminer la force d'une maison de paysan: Il peut soigner & entretenir plus de pâturages & de prairies que de champs. Il me semble que dans ce pays aucun ne devroit posséder plus de 24 arpens, & c'est ainsi qu'on calcule une maison de paysan, 6 arpens de terres labou-rables pour chaque sole ou pié, & en tout 6 arpens de prés: ces terres se cultiveroient avec la moitié moins de peine & de fraix, si elles étoient en mas, qu'éparpillées comme elles le font présentement, souvent à une lieue loin, l'une de l'autre.

Il est difficile de déterminer la proportion qu'il doit y avoir dans un pays entre les prés & les champs, lorsque les terres se trouvent si différemment distribuées. J'ai indiqué plus haut, ce que l'on exige pour une maison de paysan, dans un des plus riches villages en prés. Quand les prés manquent, les pâture-  
ges doivent y suppléer, & au défaut de foura-  
ge: c'est la raison pour laquelle les paysans d'ici

en

en sont si avides, que souvent ils n'ensemencent pas leurs champs & préfèrent de les laisser pour pâturages, au très grand préjudice de l'agriculture ; de façon qu'ils sacrifient la nourriture de plusieurs personnes à l'entretien périlleux d'un bœuf, au lieu de penser à s'en épargner l'achat, ou à augmenter leurs fourages : ils pourroient faire l'un & l'autre par une œconomie raisonnée ou par l'établissement de prés artificiels. Un bon paysan tient ordinairement 2. vaches, 3 ou 4 bœufs, en tout 6 bêtes, quand il a des pâturages ; il nourrit avec celà 1 ou 2 veaux. Un demi paysan tient une vache, 2 bœufs, joint l'attelage d'un autre au sien pour labourer ses terres : il y en a plus de ceux - ci que des premiers dans le Bailliage. Le journalier qui souvent a plus d'une moitié de maison & est mieux qu'un demi paysan, fait accord avec un autre paysan pour les charois nécessaires à l'exploitation de ses terres : celui - ci est son charetier, dont il est en échange l'ouvrier, parcequ'il lui paye ses charois par ses ouvrages : le bétail n'est point en proportion avec les terres à pâturages. L'on nourrit en hyver les bêtes de trait, avec de la paille, & en été on les envoye au pâturage. Voilà comment le paysan entretient ses bêtes.

Le foin n'est gueres pour les bœufs , le pays en fournit à - peine pour l'entretien des vaches.

### *Des Prés.*

Je n'entreprendrai point dans les articles suivans de satisfaire à toutes les questions proposées par la Société : cela me meneroit à un ouvrage qui est au - dessus de mes forces & qui se trouve déjà exécuté, en plusieurs points, dans d'excellens traités faits par de très habiles gens. Mais je me contenterai de faire voir quelle est l'œconomie des gens de ce pays , à quelques égards. Sans apprécier leur conduite & leurs usages, je donnerai mes remarques , comme des doutes & des objections, & sous la forme de demandes & de réponses je tâcherai, suivant ma coutume, d'instruire les gens de la campagne & moi- même plutôt que par des préceptes & des axiomes & sous la forme d'une instruction.

Les prés secs se fauchent une ou deux fois , selon qu'ils sont riches en herbes ; mais la rareté des fourages ne permet pas aux propriétaires , de les ouvrir & de les ensemencer. Les expériences que l'on a faites prouvent la bonté de cette méthode , même dans ce pays. La d-  
sette

fette d'engrais ne permet pas non plus de les fumer , & le droit des foles empêche de convertir en prés des champs , qui y feroient très pro- pres. Après la moisson on les abandonne au bétail.

Ne seroit - il pas possible de découvrir des sources , d'en conduire les eaux , d'employer la marne , la chaux & le gyps pour rafraichir les prés , les améliorer & les enrichir ? Ce peuple a sous ses yeux & dans ses mains ces sources de richesses , on lui en a fait voir l'usage , on lui en a démontré les avantages , mais c'est au tems à faire voir ce que l'on gagnera par - là , sur la force de l'habitude & des préjugés. Ces prés sont mal soignés & point entretenus : l'on connoit les prés artificiels & les paysans en sont rédevables aux messieurs. C'est dans le voisinage des villes , qu'on établit les premiers prés de treffle , ou de semence , ou en y répandant de la marne. Ce sont leurs voisins du canton de Bâle , qui leur ont appris la culture de l'esparsette , avantage d'autant plus grand pour ce pays , que c'est une herbe qui s'accommode très - bien d'un sol ferrugineux & par lui - même aride , où le manque de fourrage se fait sentir le plus & qui

ne vaut rien pour toute autre plante. Les atterrissemens le long de l'Aar sont très propres au treffle, si l'on prenoit la peine de les fumer ou de les marner.

L'on trouve dans la partie orientale, par ci, par là, des prés arrosables. Pourquoi n'en trouve-t-on pas davantage ? l'eau manque-t-elle dans un pays si montueux ? le paysan en connoit l'usage & le prix. D'où vient donc néglige-t-il de les chercher & de les diriger convenablement ? En voici les raisons : 1. la trop grande division des fonds ; le paysan trouve qu'il ne vaut pas l'argent & la peine qu'il lui couteroit de ramasser des eaux, de faire des conduits pour 1 quart ou , tout au plus , la moitié d'un arpent qu'il posséde. 2. Son trop grand éloignement de ses possessions. Il coute au paysan trop de tems pour aller les égayer au loin , sur - tout avec des voisins très - peu scrupuleux. 3. L'envie & la jalousie qui les empêchent d'entreprendre , à forces réunies , quelque ouvrage d'une utilité publique.

Les plus grands obstacles qui s'opposent à l'établissement , à la culture & à la multiplication des prés , sont les mêmes que ceux que rencontre

rencontre l'agriculture , savoir les communes & le droit d'affoler. Ne font - ce pas les mêmes qui gênent la propriété , qui empêchent toute amélioration , & le possesseur d'en faire usage , d'en tirer le plus grand revenu & qui diminuent la valeur des fonds ? la communauté profite - t - elle de ce que le paysan perd , par ce droit de pâture commune ? qu'est ce qu'en est la privation au prix de celle des récoltes suivantes ? Est ce qu'une pièce de terre que le paysan peut cultiver librement , à sa fantaisie , à sa maniere & suivant ses vues d'intérêt , ne vaut pas le double , que lorsqu'il est réduit à la travailler , suivant qu'il lui est prescrit , ou contre sa maniere & son intérêt ; ou bien à la laisser inculte , à la laisser ravager ? ces raisons jointes à la disette de fourrages , au besoin de prés & à l'impossibilité d'en avoir , tandis que ces obstacles subsisteront , ont engagé les 9 communautés de ce Bailliage , pour lever ces obstacles , pour avoir la permission d'enclure les terres & de les affranchir du parcours , de recourir à la bonté du Souverain , qui a bien voulu leur accorder cette grace , moyennant le dixième denier de la valeur des terres , & qui en a généreusement excepté celles des pauvres. Les

suites

luites nécessaires d'une ordonnance aussi sage, feront la multiplication des prairies, du fourrage, du bétail, des engrais, & l'amélioration des champs: changemens qui donneront une tout autre face à l'agriculture.

Ce peuple n'entend pas l'engrangement & la conservation des fourages aussi bien que le peuple des montagnes, qui en fait son occupation la plus importante, au - lieu que les autres n'en font qu'une occupation accessoire.

L'on commence à se faire une affaire sérieuse de la multiplication des fourages, au moyen de l'amélioration des prés, des engrais artificiels, & des nouveaux fourages, mais le citoyen plus que le paysan: cependant l'on est encore obligé de suppléer à la disette des fourages, au printemps, par l'herbe des champs qu'ils ont grand soin de cueillir & de ramasser; en automne, par les feuilles des vignes, & en hyver par les raves & la paille.

Comme le paysan n'a pas du fourrage de reste, l'on en vend très peu. Le prix ordinaire du quintal est de 15 à 18 batz: 10 quintaux comptés pour une toise, coutent 10 à 12 florins.

rins. L'on fait aussi peu ce que c'est d'admodier des vaches , que d'admodier des montagnes. Est- ce que sur les montagnes les terres vagues, les champs transformés en paturages à vaches, ne rapporteroient pas davantage qu'exploités comme ils le sont ? ou sont-ils trop pierreux & secs ? en ce cas ne seroient - ils pas mieux cultivés qu'ils le sont , si de toutes ces pieces rassemblées, l'on en faisoit de petites métairies ?

*Des champs.*

Le laboufrage tout pénible qu'il est , est l'occupation favorite de ce peuple ; le maître ne la laisse pas à son valet , & cet art est porté, comme tout art qui est en honneur, à un haut degré de perfection : il n'est pas douteux que quelqu'un, qui l'entendroit à fond , ne le portât encore à un plus haut degré , s'il en avoit les moyens. A ce peuple il ne manque ni la diligence , ni les connoissances : chaque champ presque a un autre sol ; celui - là demande une culture différente , celui - ci d'autres instrumens , que la pauvreté interdit au paysan qui sauroit assez comme il doit s'y prendre , mais qui souvent est obligé , faute d'instrumens , de faire son ouvrage avec deux - fois plus de peine.

Par

Par ex. les fortes terres sont assez communes, la herse à pointes de fer y conviendroit merveilleusement, à peine y en a-t-il 3 dans tout le Bailliage. Pour suppléer à son défaut, le laboureur est obligé de faire passer deux fois sa herse de bois. Un champ doit être labouré différemment, suivant sa qualité, les terres fortes plus profondément que les terres légères: ordinairement on les laboure à plat suivant la longueur avec de fortes charrues attelées de 3 à 4 bœufs, suivant le labeur ordinaire des soles. Le paysan donne à ses jachères quatre labours, le premier s'appelle rompre, jacherer (*brachen*); le 2d. retourner (*kehren*); le 3me *strauchen*, labourer à larges sillons, & le 4me labourer pour semer (*zur Saat fahren*): autant qu'il est possible, il exécute ces différens ouvrages, par un tems sec, & les regarde comme perdus, principalement le dernier, s'il se fait par un tems de pluie, parceque la terre argileuse, qui fait ordinairement le fonds des champs & qui naturellement pousse quantité de mauvaises herbes, se durcit tellement au soleil, après la pluie, que la semence ne peut pas germer, ni le germe pousser des racines & croître: dans ce cas, la herse ne rendroit-elle pas un bon ser-

vice? il ne manque que l'argent & le tems. Pour un pareil sol, il faudroit une herse de fer, mais cela coute de l'argent. L'ouvrage devroit être fait soigneusement; mais cela demande du tems, & alors, quand le tems est beau, le paysan a de l'ouvrage par-deffus les yeux.

Les champs se labourent la première fois à sillons étroits & profonds, de même la 2de fois, mais moins profondément, moins encore profondément la 3me fois, mais à larges sillons, & la 4me fois comme la 1ere à sillons étroits & profonds; après quoi on les ensemence par un tems sec & on les herse avec 2 herses, l'une au bout de l'autre. Cette façon de herser est très bonne pour enfoncer la semence & égaliser le terrain. La 2de année après la moisson des grains d'hyver, on laboure les chaumes à larges sillons, pour les enterrer, & une 2de fois à sillons étrois, pour y semer du seigle: mais si on vouloit les mettre en avoine, on les laisse reposer jusqu'au printemps: alors on les laboure la 2me année, profondément, & tout-de-suite on séme l'avoine qu'on enterre avec la herse. Après la moisson du seigle, on renverse la terre pour y semer des raves.

La maniere de cultiver les bleds, dans ce pays, n'a qu'un seul défaut, mais il est très considérable, c'est le manque d'engrais. La plûpart des champs ne sont point fumés, & les autres pas assés. Les habitans tâchent de suppléer à ce manque d'engrais, par des labours plus fréquens; il vient du manque de prés, de ce qu'ils emploient la paille, comme fourrage, & de ce que les vignes prennent presque tout leur fumier.

Celui que les habitans estiment le plus, est celui des bêtes à cornes, & je crois effectivement que c'est le meilleur pour leurs terres calcaires & par conséquent chaudes. Il est aussi le plus commun, parce qu'on garde peu de chevaux, qui, d'ailleurs, sont toujours au charroi, ou à la pâture. Dans les jurisdictions de Dens-buren & de Thalheim où les terres sont hautes, argilleuses & froides, le fumier de cheval conviendroit mieux. Est - ce que, dans ces pays montueux, les chevaux ne devroient - ils pas être préférés pour les labourages aux bœufs? d'autant plus qu'il me paroit que les pâturages de ces lieux- là, leur conviendroient mieux qu'aux bœufs. L'usage de la marne est connu des habitans, pourquoi ne s'en servent - ils pas

d'avantage, aussi bien que du mélange des terres pour bonifier l'une par l'autre ? dans la juridiction de Veltheim, ils enlèvent en hyver, quand elles sont gelées, les mottes de terre qui se forment dans les prairies par les irrigations, & les répandent sur leurs champs. Ils engrafsent leurs vignes plus avec de la terre qu'avec du fumier. Depuis peu de tems, ils ont appris, par des expériences réitérées, l'utilité de la chaux & du gyps, dans les terrains argilleux & humides, & sur-tout dans les vieux prés. C'est un avantage que ce pays sentira un jour.

Le moyen le plus efficace que ces gens employent pour suppléer au peu d'engrais qu'ils ont, est l'eau de fumier, qu'ils ont le plus grand soin de recueillir & d'augmenter, & qu'ils savent très-bien employer. Ils font leurs creux pour la recevoir, hors des étables, en plein air, dans lesquels se rend l'eau des fumiers & des étables qui ferment mélée avec l'eau de pluye. C'est là qu'ils jettent tous les immondices des hommes & du bétail, qu'ils remuent de tems en tems, & dont ils se servent suivant leurs besoins. Ils l'employent en toute saison, mais principalement en hyver, qu'ils la répandent sur

la neige, & son effet se remarque aisément sur toutes les places qui en ont été arrosées. Cette maniere de recueillir l'eau de fumier ne vaut-elle pas mieux que celle de la recueillir dans les étables, laquelle, suivant moi, ne peut qu'être préjudiciable aux bêtes & aux bâtimens? Ne conviendroit-il pas de couvrir ces creux, tant pour favoriser la fermentation, que pour en empêcher l'évaporation? les paysans croient ici le contraire. Ils n'ignorent pas non plus d'autres engrais artificiels, mais leur rareté & le manque de facultés font qu'ils sont si peu d'usage, qu'ils méritent à peine qu'on en fasse mention par rapport à l'agriculture. Ne seroit-il pas avantageux, dans un pays où les engrais sont si rares, de baigner les semences dans une eau de lessive? on transporte, en été, le fumier sur les champs, après qu'ils ont été tournés, & on l'enterre par un 3me labour. Ne seroit-il pas mieux de ne le porter & de ne l'enterrer qu'en automne, lorsque la chaleur est modérée, & qu'il a eu plus de tems de se consumer en tas? il ne se secheroit ni ne s'évaporeroit pas tant; ceux qui veulent défendre la pratique ordinaire par d'autres raisons que la coutume, répondent que le fumier pourri ne pénètre pas si avant dans

la terre, n'y dure pas si long-tems, vaut moins dans les fortes terres. Quant au tems, ils al- léguent que depuis que les moissons commen- cent, jusqu'à la fin des vendanges, ils sont accablés d'ouvrages, & qu'ils n'ont pas d'autre tems pour transporter leurs fumiers. Ces excu- ses sont mieux fondées dans ce pays que dans d'autres, où le labourage demande moins de tra- vail & est moins généralement lié avec la cul- ture des vignes. Mais l'engrais des champs est-il un point si peu important, pour qu'on ne doive y donner que ses heures perdues? Le payfan, au lieu de laisser son fumier pendant 15 jours ou souvent 3 semaines secher sur la place, ne gagneroit-il pas à l'enterrer immédiatement après l'avoir repandu, & ne vaudroit-il pas mieux, le transporter en hyver sur les champs éloignés & le tenir là entassé à l'ombre dans un endroit commode, pour pouvoir être répandu & enterré plus promptement en été? Dans les guerets, ces gens plantent des fèves de champ, des pois, des vesses, & sement des raves dans les champs de seigle, non point dans la vue d'engraisser la terre, par leur moyen; mais pour leur usage & celui de leurs bêtes: ne regarderoient-ils pas comme un insensé celui qui

qui leur conseilleroit d'enterrer ces richesses ? Je n'ai pas trouvé que cette espèce d'engrais réussisse dans les terres calcaires, & n'en ai pas fait l'essai dans les terres argilleuses. Certainement l'avantage qu'on en tireroit, ne feroit pas à comparer à celui que leur procurent & le frait & la paille.

Ils connoissent aussi l'utilité des gazon, pour engrais ; mais ne feroit-elle pas plus grande, s'ils entassoient ces gazon & les laissoient pourrir, avant que de les porter sur les champs ? Ils ne savent guères ce que c'est que de les bruler : ces cendres effectivement font plus de tort aux terres seches & chaudes, que de bien aux terres humides.

Ils estiment que le meilleur tems pour semer est depuis la mi-Septembre jusqu'à la mi-Octobre, mais c'est au tems qu'ils font le plus d'attention : ils devroient en faire plus encore à la situation de leur pays : par un manque de cette attention, il arrive que les habitans des montagnes fement trop tard : double préjudice pour eux : d'abord par rapport au tems. Si le tems qu'ils ont destiné à cette opération, n'est

E 5 pas

pas favorable, ils sont obligés de travailler leurs terres trop tard, & souvent ils ne les peuvent pas. En second lieu par rapport aux grains, qui sur les montagnes & dans de fortes terres n'ont pas, en hyver, le tems de pousser des racines & de prendre de la force, d'où il arrive qu'ils ne peuvent pas résister aux gelées du printemps.

Ils ne sont point pour semer beaucoup, ou épais, avant l'hyver, ni même au printemps, ils croient que cela ne donne que de la paille foible & des grains légers ; quant à semer épais, ils ont fort raison ; mais quant à semer beaucoup, ils se trompent, l'expérience, au moins, que j'ai faite depuis le tems que je vis parmi ce peuple, le démontre. Par la raison même qu'ils sement tard, ils doivent semer épais, afin qu'il leur reste quelque chose au printemps, dans la terre, & alors, si l'hyver & le printemps sont favorables, il se trouvera qu'ils auront semé trop épais : s'ils semoient de meilleure heure, en semant beaucoup, ils auroient moins à craindre les tems contraires & ils pourroient épargner beaucoup de semence : quoi qu'en général, ils ne sement pas beaucoup. Ordinairement ils mettent

mettent 8 quarterons d'épautre sur 40, 000 pieds quarrés, 4 quarterons de seigle, autant d'orge & d'avoine, le tout à la main: c'est ce qu'ils entendent très bien: Ils ne savent ce que c'est que de préparer leurs semences, de les faire tremper, de les changer; mais ils ont la sagesse de ne choisir que les plus beaux grains, labourent profondément pour semer & hersent soigneusement le champ. Le travail & la diligence n'est pas ce qui manque chez eux, mais l'art & les connaissances qui souvent leur abrègeroient & faciliteroient le travail.

Dans les montagnes l'on sème l'épautre dans les terres qui ont reposé, après cela vient l'avoine, ou le seigle si c'est dans les plaines. Dans les terres qui se reposent, ils sement en quantité du chanvre, du lin, des fèves, des vesses, du colsat, du pavot, des pommes de terre &c. & les jachères par-ci par-là, ressemblent aux plus beaux jardins. Cette culture n'est-elle pas préjudiciable à celle des grains? bien des gens le croient & paroissent avoir raison, d'autant qu'on observe que l'année suivante donne notablement moins de blés. Mais il s'agit de savoir si les productions précédentes ne dédommagent pas,

pas, & même au double, de la diminution en bleds de la récolte suivante, personne, je crois, ne le niera. Cette culture procure donc un avantage réel au laboureur, pourvû qu'elle ne l'empêche pas de préparer à tems sa terre, pour produire des grains, ce qui arrive quelque fois dans des étés tardifs ; mais c'est sur-tout aux pauvres paysans qu'elle est avantageuse, puisque de cette façon sa terre lui rapporte tous les ans. Les paysans sement & plantent dans les jachères des semences huileuses & des fruits de terre pour leurs besoins domestiques, ils laissent reposer le reste : ainsi l'épautre, le seigle, l'avoine & les fèves sont les plus communes productions de ce pays. L'on sème aussi un peu de froment & d'orge ; des pois & d'autres légumes, en grande quantité, mais des raves & des pommes de terre, ils en sement des champs entiers, sur tout de ces dernières, qui demandant beaucoup de fumier, font par-là du tort à la culture des bleds. Telles sont les plus grandes ressources qu'ont les pauvres qui n'étant connues que depuis une gage d'années, les habitans ne peuvent pas comprendre comment leurs pères ont pu subsister ci-devant. Ce sont elles qui avec les soins paternels du Souverain, ont garanti, depuis quel-

quelques années, les pauvres de la plus horrible famine. L'on recueillit en 1770, dans le Bailliage de Schenkenberg, plus de 100, 000 quarterons de pommes de terre.

L'on est fort soigneux d'arracher dans les bleds les bonnes & les mauvaises herbes, & il n'est aucun peuple auquel cet ouvrage soit plus utile. On lave les bonnes, & l'on s'en sert pour fourrage, & dans les tems de disette les hommes partagent ce butin avec les bêtes. Une petite fille diligente en nourrira une vache, pendant quelques semaines, dans le tems qu'on n'aura ni fourages, ni pâturages.

Les causes des maladies des bleds sont aussi inconnues à ce peuple que leurs remèdes; & quoi qu'il ne soit pas aussi superstitieux que d'autres, il faut cependant que la lune, le soleil & les étoiles soyent responsables de tout ce dont il ne veut pas être la cause, ou dont il ne connaît pas la raison.

Les rapports entre les champs & leur produit, entre les récoltes & les semences, entre les bleds & les gerbes sont déterminés si différemment & sont effectivement si différens, que

le

le produit d'un arpent ne peut pas être évalué avec quelque certitude. Un champ qui est estimé bon dans un lieu, passera pour médiocre, dans un autre : il coutera la moitié moins qu'un autre, quoi qu'il rapporte tout autant. La valeur d'un champ devroit se régler suivant son produit, & le prix suivant la valeur ; mais sa situation, les rédevances dont il est chargé &c. font que le prix varie continuellement. Un champ de la contenance de 40, 000 pieds quarrés sur lequel on fera 120 gerbes & plus, passe pour bon : celui qui en donnera 80 jusqu'à 120 est estimé médiocre : s'il en donne moins de 80, il passe pour mauvais. Mais qu'est-ce qu'une telle estimation ? qu'est-ce qu'une gerbe ? l'un les fait deux-fois plus grosses qu'un autre. Quand on considère combien le travail, le tems, contribuent à la fertilité, cette estimation devient encore plus incertaine. Je suppose d'abord une saison favorable, & qu'un champ soit bien travaillé, c'est- à - dire, labouré quatre-fois, fumé convenablement, à raison de 8 charges de fumier de 32 pieds quarrés, sur un arpent, & ensemencé avec 8 quarterons d'épautre, bon grain, qui pèseront 130 à 140 lb. & que la gerbe rende un quarteron. Si l'on fait 100 gerbes sur ce champ,

champ, c. à. d. 12 pour 1, ce champ passera pour très riche: si l'on en fait 80, il passera pour bon; & si l'on n'en fait pas passé 60, il passera pour mauvais. Voilà la maniere la plus sûre que j'aye trouvée de déterminer la valeur d'un champ dans ce pays, où le préjugé & l'intérêt font qu'on se trompe & qu'on trompe les autres, aussi bien qu'ailleurs.

Un champ doit donner, l'année qu'il porte des grains d'hyver, le double de ce qu'il doit donner, quand il porte des grains d'été. La 3me année, il coute beaucoup de peine & ne rend rien. La 1ere année doit donc produire & être comptée pour deux.

Tous les grains se coupent ici avec la fauille. Dans un pays aussi pierreux, l'on perdroit plus qu'on ne gagneroit à se servir de la faulx. Il en coute pour moissonner un arpent d'épautre, en argent, pain & vin, 3 florins: un arpent de seigle, 2 florins, & d'avoine 1 florin, lorsque le pain & le vin font à un prix modique & que l'ouvrage est bien fait.

Il règne parmi ce peuple un préjugé bien extraordinaire au sujet des pierres: ils s'imaginent

ginent qu'elles contribuent à la fertilité, au point que si on les enlevoit & qu'on en purgeât un champ, l'on seroit obligé de les y ramener & de les repandre de nouveau, pour lui rendre sa première qualité. Il est vrai que les pierres servent à ameublir leurs terres fortes & contribuent à leur humidité, sur-tout les pierres calcaires : il est vrai aussi qu'ils ne finiroient jamais, s'ils vouloient enlever toutes celles qui leur paroissent nuisibles ; & que différentes productions, particulièrement les raves, réussissent le mieux dans les champs pierreux. Mais que l'on me dise, à quoi servent des cailloux de 10 à 20 lb. qui sont des encombres au laboureur & au moissonneur, sans parler d'autres inconvénients. Il se perd, sur de pareils champs, le quart de la paille, qui payeroit le moissonneur.

Les grains sont de garde, quand ils sont bien nourris, bien mûrs sur le champ, cueillis bien secs, battus de même, & ferrés bien nettoyés dans un grenier sec & bien airé. On le conservera bon, s'il n'est pas trop amoncelé, & si on le remue au printemps & en automne, par un tems sec. L'on ne devroit jamais sans un extrême besoin faire sa provision de grains qui

ont

ont souffert, sur pied ou pendant la moisson, des maladies ou d'autres accidens. L'on se fert de cibles à pied dans la grange & du crible à main dans les greniers, contre les insectes, le charbon & autres poussières pernicieuses : l'on trouve les premiers chez quelques payans, mais le dernier leur est inconnu. Les grilles aux jours des greniers sont bonnes contre les papillons & les oiseaux, & les contrevents, contre l'humidité de l'air, la neige & la pluie. En s'en garantissant l'on fait une chose plus contraire aux insectes que ne l'est l'obscurité.

L'on ne se fert pas de beaucoup d'expédiens pour conserver les bleus, dans ce pays, où personne ne pense à faire des provisions. Plusieurs n'en font pas même pour une année. La plupart ont mangé leurs bleus d'avance, & attendent la moisson avec impatience, pour la remettre aux boulangers & aux meuniers, afin d'avoir crédit jusqu'à la suivante. Ils ne savent ce que c'est que des greniers. Ils tiennent leur provision sous le toit dans quelque coin, avec tant de négligence que les souris & les voleurs ne trouvent aucun obstacle pour l'attaquer. La meilleure maniere de la conserver & la moins cou-

teuse sont de fortes caisses couvertes, qu'on peut placer dans quelque lieu sec de la maison, qui prennent peu de place & dans lesquelles des grains bons & purs peuvent se garder plusieurs années, mais il faut, qu'elles soient bien garanties de l'air & du jour. J'approuve beaucoup la précaution que prennent les paysans, dans d'autres pays, de mettre en sûreté, hors de chez eux, dans des bâtimens séparés, leurs meilleures provisions de bouche, & leurs meilleures ustenciles.

Les causes de la dégénération des blés, sont les mauvaises semences, l'effrittement de la terre, la mauvaise appropriation du terrain & les saisons contraires. Il n'est pas en notre pouvoir de changer les dernières; mais nous avons en main les remèdes contre les premières, savoir, le choix des semences, du terrain, de la situation. L'expérience nous démontre la nécessité & l'utilité du changement de semences & de terrains: il faut toujours se procurer des semences d'un climat plus froid & plus rude: c'est ce que le payfan fait bien, mais à pure perte. Par avarice, ou par inattention, il n'achètera pas ce qu'il a sous la main.

On

On plante peu de mays & point de tabac : tous les deux viendroient bien dans la partie orientale du Bailliage , & l'on pourroit en plusieurs endroits cultiver le premier, dans les montagnes. Il y a assez de mains désœuvrées , mais les engrais manquent. Les journaliers & les pauvres qui pourroient s'en occuper , aiment mieux planter des fruits de terre & préfèrent l'occupation de filer & d'être tisserans qui dure toute l'année & qui les nourrit , à une autre telle que l'agriculture qui ne les occupe que pendant un certain tems , dont le produit est exposé à tant d'accidens & qui est si casuel. La plus grande consommation de tabac qui se fasse dans ce pays, est de tabac en poudre, plutôt que de tabac à fumer.

### *Des Vignobles.*

Il y a partout des vignes , au pied des montagnes , seulement trop pour l'agriculture & principalement pour les mœurs. Leur culture fait l'occupation favorite de ce peuple & lui est nécessaire pour son économie. Le vin est la seule production du pays , dont il puisse faire de l'argent & acquitter ses taxes & ses censes.

On ne peut pas lui reprocher qu'en cultivant les vignes, il fasse du tort aux autres cultures. La situation de la plupart des vignes est telle que leur sol ne pourroit pas être mieux employé. En plusieurs endroits il ne feroit pas possible de faire passer la charue, vû leur fond de rocallie & leur gisement escarpé, celui qui pourroit, quoi qu'avec beaucoup de peine, valoir quelque chose pour le bled, ne rapporteroit pas autant en bled qu'en vin, & les meilleures vignes ne pourroient faire que des champs médiocres.

Les vignes s'entretiennent ici, de provins: c'est ce qu'on appelle *Graben*, faire des creux. Cet ouvrage se fait avant ou à la sortie de l'hyver. Au printemps, aussitôt que le tems le permet, on taille la vigne, & même avant l'hyver, dans les places chaudes & printanieres. Ce travail se fait différemment, suivant la qualité des vignes. On taille les vignes des meilleurs plants, très bas, & on ne leur laisse que deux yeux au plus 3. Les vignes moindres sont tenues plus hautes & on leur laisse plus de boutons: on tient celles-ci en berceaux, par des poteaux de bois dur & fort. D'abord après que les vignes sont taillées & que

La terre est seche, on les fossoye pour la premiere fois. Six semaines après, on les ébourgeonne; vers la St. Jean on les lie, on les fossoye pour la seconde fois, & pour la 3me fois après la St. Jacques, ce qu'on appelle *Rühren*. Quinze jours avant les vendanges qui tombent ordinairement vers la mi-Octobre, on ferme les vignes & on établit des gardes. De toutes les possessions des paysans, les vignes sont la plus précieuse, celle qui leur est la plus chere & qu'ils cultivent avec prédilection. Une faute que font la plupart, c'est de planter dans leurs vignes des choux, des fèves, du mays, du chanvre &c. à la vérité dans les places vuides: il vaudroit bien mieux les garnir de provins, ou de boutures; mais le préjugé où ils sont que les plantes venues dans ces endroits, sont d'un goût supérieur, & le plaisir qu'ils ont de ne jamais retourner les mains vuides de ce pénible travail, les empêchent de prendre ce sage parti, sans faire réflexion que ces plantes cultivées ailleurs avec le même soin, auroient tout autant de goût. Un provin rapporte souvent la première année & à la 7me ou à la 8me il est dans sa plus grande force & dure 50 à 100 ans. Le produit ordinaire d'une vigne de 40, 000 pieds quarrés, est de 6 à 8

*Saumen.* Celles dont le plant est d'une qualité inférieure rapportent plus & donnent plus de profit , c'est pourquoi elles ont la préférence. Les meilleures espèces de raisins sont ici le *Servagnin rouge & blanc* , les *Klepf & Plutz-lautern* ; les moindres sont les *Elber* , gros & petits *Bürger* , *Hiltzkircher* , *Morschen &c.* tous noms inconnus à 10 lieues d'ici.

Le sol de la plupart des vignes est d'une terre forte ; c'est une glaise rouge mêlée de gravier ou de pierres calcaires plus ou moins ; par conséquent il est plutôt froid que chaud & demande une année chaude & sèche. Le vin est bien meilleur sur les collines & les lieux en pente , que dans les lieux plus bas , tant à cause de la situation , que de la qualité des vignes. Celles de la moindre qualité , quoique d'un plus grand rapport , réussissent mieux dans la plaine & les lieux bas. Les vignes les plus chères & celles qui donnent le meilleur vin se trouvent dans le district de Thalheim & de Schinzenhach.

L'on fume les vignes tous les 3 ans, à raison de 12 charges de fumier pour un arpent. Ils ne savent ce que c'est que de se préparer des engrais ,

engrais, en faisant des tas de couches de terre & de fumier qu'on laisse pourrir; mais ils connaissent très-bien la manière d'engraisser leurs vignes en y portant différentes terres & neuves; cette manière est bonne, mais elle n'approche pas de l'autre. Il faut laisser ces tas de couches reposer, au moins une année, & afin que les couches de terre puissent être bien pénétrées par le fumier, on ne doit pas faire ces couches bien épaisses, pas plus que de 6 pouces. L'engrais le plus commun est le fumier de bêtes à cornes.

La maladie la plus commune des vignes, est la brûlure. La sécheresse vient du défaut de sève, dans les années sèches, & la pourriture vient d'une sève viciée dans les années trop pluvieuses. Cette maladie est bien plus pernicieuse que l'autre, parce qu'elle nuit à la plante & au fruit, au lieu que l'autre ne nuit qu'au fruit.

### *Du Chanvre & du Lin.*

L'on cultive dans ce pays peu de chanvre & de lin, & pas assez pour le besoin. L'on ne trouve pas par-tout un terrain qui leur con-

vienne, le fumier est rare, le payfan trop occupé & les ouvriers trop pauvres. Ceux - ci gagnent plus à manufacturer des toiles de coton, que de chanvre & de lin , quoi que celles-ci fussent doublement avantageuses pour le pays , les matieres étant aussi de son crû. Le chanvre & le lin qui vient dans ce pays, n'est pas d'une trop bonne qualité: cela ne viendroit - il point plutôt de la façon de le cultiver , que de sa qualité & du terroir, sur - tout lorsque celui - ci est convenable. Les obstacles dont nous venons de parler, ne sont ni assez généraux , ni si insurmontables qu'on ne pût , en plusieurs endroits, cultiver ces plantes utiles en plus grande quantité. La fabrication en seroit plus avantageuse à ce peuple & d'un produit plus assuré que celle d'une production étrangere. Plusieurs essais ont fait voir que les graines étrangères donnent de meilleures plantes que les graines du pays.

*Des Jardins potagers.*

Il n'est point de culture que ce peuple entende aussi peu que celle des jardins. On ne peut rien voir de plus pitoyable que les leurs. Les seules plantes qu'ils cultivent sont la poirée, au printemps, & les épinards en automne. Une femme qui

qui a dans son jardin des salades & des laitues, est regardée comme une parfaite jardiniere. En revanche ils plantent des choux & des haricots dans leurs vignes, des raves dans les champs de seigle & d'orge, des courges & des melons d'eau, mais sur-tout des pommes de terre, dans les jachères. Celles-ci, avec les raves, passent chez eux, si-non pour les plus faines, au-moins pour les plus utiles plantes potageres : plusieurs ménages s'en entretiennent pendant 4 mois & plus. Comme ils n'en cultivent pas d'autres, ils s'épargnent par-là beaucoup de peines. Ils conservent les pommes de terre & les raves dans les caves, ou dans des creux qu'ils pratiquent dans quelque terrain sec voisin de leurs habitations & qu'ils couvrent de feuilles, de paille, de planches & de terre pour les garantir de la gelée. Comme les herbes de jardin sont une nourriture faible & rafraîchissante, ils devroient en planter davantage, au-moins pour le printemps & l'été. Leurs malades ne seroient pas obligés dans cette saison, de se nourrir de légumes penfons & de pain sec, alimens contraires à leur état. Pour suppléer au manque de plantes potageres, les pauvres vont au printemps & en été aux champs cueillir des plantes sauvages, comme

des orties, de la chicorée sauvage, des laitrons, &c. Ils pourroient s'épargner cette peine, en s'appliquant au jardinage qui devroit être l'occupation des pauvres femmes & de ceux que leurs affaires domestiques retiennent au logis. Le voisinage de quelques villes & de deux bains célèbres, leur procureroit un débouché aussi sûr qu'avantageux.

*Des Arbres fruitiers & des Vergers.*

Les montagnes de ce pays n'étant pas fort élevées, le climat permet aux arbres fruitiers d'y venir. L'on trouve dans toutes les forêts, des arbres fruitiers sauvages, & dans les campagnes cultivées, des arbres de bon fruit. Les habitans font grand cas de ceux- ci, & les multiplient tant qu'ils peuvent, mais ne savent pas en avoir soin. Les espèces les plus communes sont les cérisiers, les pommiers, les poiriers qu'ils entrent. Tous les villages sont environnés de vergers & l'on trouve des arbres fruitiers entés le long des grands chemins & dans les hayes. Leur respect pour ces arbres va au point que par-tout où ils croissent d'eux- mêmes, ils les y laissent, au grand détriment de leurs possessions. Le noyer principalement est pour eux un arbre sacré.

L'on

L'on en trouve dans les jardins même, & au milieu de leurs champs, où ils font plus de mal que de bien. Ce qui leur rend cet arbre si précieux, est l'huile qu'ils en tirent, qui leur tient lieu de beurre, & son bois, dont se font la plupart de leurs meubles : mais quelle que soit leur estime pour les arbres fruitiers, ils n'en ont pas plus de soin de leur entretien. Rien n'est plus fatal à la culture des arbres que le droit de parcours, qui en détruit par centaines. Si l'on vient jamais à bout d'abolir ce funeste droit, cette culture gagnera un point essentiel : cela est fort à souhaiter pour ce peuple, tant à cause de la quantité plus grande de bons fruits qu'ils se procureront, qu'à cause du bois qui leur manque assez généralement. Ils ne font ni cidre, ni poiré, ni ne distillent aucun fruit comme des cerises, des grains de genievre &c. ou très peu. Ils séchent les fruits qu'ils veulent garder, & les mangent ainsi avec plaisir.

*Des Enclos & des Hayes.*

Si les enclos & les hayes peuvent être utiles & nécessaires, c'est certainement dans un pays, où la subdivision sans bornes des possessions peut jeter de l'obscurité sur leur possession ;

sion ; mais c'est précisément cette subdivision illimitée des fonds & leur grande circulation, qui fait que les paysans négligent beaucoup de faire des enclos & des hayes ; vaut-il la peine de faire une haye pour un 8me ou un 16me d'arpent qui peut - être ne vous appartiendra pas une année ? Cette multiplicité d'enclos ne serviroit qu'à limiter trop les biens & à gêner le labourage. Où prendre, d'ailleurs, assez de bois, dans un pays où il est si rare ? Voilà les objections que ce peuple fait & non sans raison. Un abus en produit un autre, & une faute dans l'œuvre rurale est toujours suivie d'une autre ; mais, ne pourroit-on pas pour la sûreté commune & pour éviter des difficultés & des procès, marquer les bornes d'une possession par des pierres, ou par des fossés ? Est-ce que de grandes campagnes & des forêts ne valent pas la peine d'être délimitées par des hayes ? Elles embarrasent, il est vrai, sur les foles, & sont inutiles sur les pâturages communs ; mais elles sont utiles pour les biens libres, & nécessaires près des grands chemins. Toutes les hayes mortes sont contre la bonne œconomie & le bien des forêts, au lieu que les hayes vives sont pour leur bien : avant que les forêts

forêts soient entièrement dévastées, qu'on plan-te des hayes vives, c'est une attention qu'a-voient nos ancêtres, dont l'on voit encore les vestiges. Aujourd'hui, le pere va voler au Sou-verain, ou à la conimunauté, du bois que son enfant gardant les bêtes, lui volera à son tour, en automne. Ce peu de soin est d'autant plus reprehensible, que les hayes vives viennent fort bien par-tout, quand on a soin de les bien faire, en choisisant les arbustes & les arbrisseaux les plus propres ; qu'elles font la meil- leure défense des possessions ; qu'elles pro- duisent beaucoup de bois ; qu'elles payent bien la peine & les fraix de la façon ; qu'elles previennent le pillage & les dispu- tes, & qu'elles sont autant favorables à l'agri- culture qu'à l'œconomie, quand on les soi- gne bien. La plûpart des enclos se font au prin- temps, de bois & de broussailles qu'on va prendre dans les bois, & qu'on vole en hyver pour bru- ler. Ils ont aussi la pernicieuse coutume de tail- ler les hayes, plates & larges au haut, ce qui fait une couverture qui étouffe les jeunes pouf- fes & les rejettons, & rend la haye trop mince, au bas ; au lieu que si on les taillait de bas en haut, en les amincissant en forme pyramidale,

elles

elles seroient par le bas épaisses & impénétrables, elles se renouvelleroient d'elles-mêmes & durent à perpétuité.

*Des Instrumens d'Agriculture.*

La pauvreté de ce peuple se fait remarquer principalement dans ses instrumens d'agriculture: il a cependant tous ceux qu'il lui faut, mais misérables. Ils consistent en un char à fumier, une charue, une herse de bois & un char à échelle, le tout leger & assez souvent mauvais. Ils se servent de la charue ordinaire, avec une oreille, qu'ils tournent quand ils veulent faire un autre sillon. Le soc de la charue est tout de fer, fait en pointe de lance, mais qui est bientôt usé, particulièrement dans un terrain pierreux. Ce soc a à sa superficie une arrête qui s'élève vers la tête. Cette forme est la meilleure, &, à mon avis, bien préférable à la forme conique dans les terres fortes & dans les légères, qui rend cependant de bons services dans les sols pierreux. Ils font leurs socs fort pesans, parce que sans cela, ils seroient bientôt usés; preuve qu'ils font mal faits & de mauvais fer; s'il étoit meilleur, leurs socs seroient plus légers & de plus

plus de durée. Le corps de la charue n'est pas si pesant, mais travaillé mal & grossièrement, comme le reste de leurs outils. Au lieu de herses à dents de bois, ils devroient plutôt en avoir à dents de fer, sur-tout dans les montagnes, où les terres sont très fortes. Leurs chars sont petits, courts & bas, comme par-tout dans les montagnes. Tous les outils qu'ils manient, tels que hoyaux, pioches, pèles, haches &c. sont petits & legers. Comme les femmes s'en servent autant que les hommes, & qu'ils n'ont pas le moyen d'en avoir de deux sortes, il faut que ceux qu'ils ont, puissent servir aux uns comme aux autres. Ils n'ont aucune idée des perçoirs, des semoirs & de toutes ces machines nouvellement inventées. La pauvreté ne fait naître ni fleurir les arts. Il ne manque pas d'habiles ouvriers dans les villes voisines, mais les paysans ne sont pas en état de payer leurs ouvrages & se voyent obligés de se servir de bouffilleurs. Il faut ajouter, que le paysan n'ira pas chercher au loin, ce qu'il a sous la main, & cette paresse est d'un grand secours aux charlatans, aux ravaudeurs, & aux juifs. Dans d'autres pays où les paysans sont riches, on en trouve peu, qui n'ayent à leur disposition un ou plusieurs ouvriers

vriers qui peuvent rendre service à d'autres. Ici où tous sont pauvres, il n'y en a aucun qui sache se tirer d'affaire au moindre embarras, il faut avoir recours aux artisans. Cela paroît contradictoire & cependant est très vrai. L'on devroit croire qu'ici les gens de métier doivent bien faire leurs affaires, rien moins; il leur faut faire des emplettes & mourir de faim à côté: il faut pour quelques florins faire des crédits de quelques années, & gagner leur argent une seconde fois, en courant après. C'est un malheur pour ce pays de n'avoir pas parmi eux, quelques Seigneurs riches & intelligens, qui pourroient faire des tentatives & des esfais, à leurs frais, & qui quoi que sans succès, sont toujours utiles. Sans contredit des expériences qui nous apprennent ce qui est bon, praticable & avantageux, sont utiles: elles ne le sont guères moins, lorsqu'elles nous indiquent ce qui ne réussit pas, ce qu'il faut éviter ou discontinue.

*Des Travaux de la Campagne.*

L'on ne connoit presque pas les manouvriers dans ces contrées; nulle part ils ne sont aussi mal. Les paysans tâchent de s'en passer,

en

en faisant tout par eux-mêmes & par leurs gens. S'ils ne peuvent pas faire tout eux-mêmes, & qu'ils aient besoin de l'assistance des autres, ils chercheront par des services réciproques, à payer ceux qu'ils ont reçus. Dans un pays pauvre les manouvriers ne sont pas chers. En été les journées se payent 6 batz, dans le tems des moissons l'on ne donne pas plus de 7 bz. Les femmes n'ont que 4 batz pour piocher, becher, lier &c. ce qui est aussi le prix des manœuvres, des coupeurs de bois, en hyver. Les journées se payent en proportion de la quantité d'argent qui circule, & non pas en proportion du prix des vivres: plus ils sont rares & chers, plus les ouvriers sont à bon marché. Dans les tems de cherté, que les manufactures choment, on en trouve souvent pour la simple nourriture. Quand elles vont bien & que le prix des vivres baïse, le salaire des ouvriers haussé: l'on n'en trouve point, quand elles cessent tout-à-fait, comme en tems de guerre. Dans les lieux où l'ouvrage ne manque jamais & où l'argent roule, le salaire des ouvriers augmente comme celui des vivres, mais lorsque l'ouvrage est incertain & que la cherté des vivres ne vient pas de l'abondance de l'ar-

gent, mais de leur rareté, le salaire tombe principalement lorsque la disette des vivres en occasionne la cherté.

L'on fait commencer à travailler les enfans des paysans & des ouvriers, à l'âge de 8 ans : ceux-là à la terre & ceux-ci aux métiers. Les enfans des pauvres se mettent en service chez les paysans, qui n'en ont point & qui les prennent pour épargner les gages, en place de valets & de servantes, & ne leur donnent que la nourriture & le vêtement. Suivant leurs forces, ils les employent, à garder le bétail, à ramasser du bois, à bécher, à faire des mefages. Ils font eux-mêmes les gros ouvrages de la campagne. Quelques paysans riches entretiennent des valets & des servantes d'un âge fait ; ils donnent aux premiers 20 florins & 10 à celles-ci & quelques habits. Ces chetifs salaires font que les jeunes gens des deux sexes, quand ils ont 12 ans & plus, vont chercher fortune dans les pays étrangers. Les garçons dans le service militaire ; mais ordinairement ils aiment mieux servir chez des particuliers dans le voisinage. Les filles vont servir dans les villes. Le peu de ressources que ces jeunes gens trouvent

dans

dans leur pays, fait q'un grand nombre n'y revient plus: cependant les tabelles de la population font voir, que ce nombre est peu considérable, à proportion de celui d'autres pays. Ceux qui reviennent, augmentent plutôt la misère dans le pays, qu'ils ne la diminuent: ou, ce sont de vieux soldats qui ne font plus bons pour le travail, ou des estropiés, que la nécessité ou la police renvoie à la charge de leurs communautés. L'entretien des domestiques coute plus ou moins suivant que les vivres sont chers. Le valet mange comme le maître, si celui n'a rien, l'autre est aussi à plaindre. Le payfan traite ses domestiques comme ses enfans, & une preuve qu'ils sont contens les uns des autres, c'est qu'ils ne se quittent que rarement. L'on compte pour chaque personne 3 muids (mutt) de froment, un muid de seigle ou de fèves pour le pain: ce qui revient tout compté à 28 florins: mettés pour d'autres articles 12 florins: cela fait en tout 40 florins.

Les ouvrages se font suivant que les faisons & le tems le permettent, & ils sont en si grand nombre, qu'il n'est pas permis à ces gens d'être négligens, bien moins paresseux.

En Janvier, le paysan coupe du bois, l'apporte chez lui, & a soin de ses bêtes: sa femme a soin de l'œuvre, file &, quand il fait beau, porte la mare.

En Fevrier, quand le tems le permet, il fait des rigoles dans ses prés, cherche de la marne & des terres, les charie sur les champs, les prés, là où il est besoin; porte des terres ou du fumier sur ses vignes, raccommode ou rebat ses instrumens de labourage, reparé la maison ou la cour. La femme soigne les vaches & les habits qu'elle fait faire ou reparer, sous ses yeux.

En Mars, le retour du soleil invite le laboureur à retourner aux champs qu'il nettoye & prépare à recevoir les semences d'été; aux prés qu'il nettoye & égaye; aux vignes où il fait ses creux & qu'il taille. La femme remue, fume le jardin, & transplante, visite & engrange le colfat, amasse des herbes pour litiere, & accompagne son mari aux champs & à la vigne.

En Avril, on achève de semer les graines d'été, on prépare le champ pour le chanvre & le lin, on sème le treffle en bonne terre, on fossoye

fossoye les vignes pour la première fois, on achève les ouvrages qui n'ont pu être finis en Mars. La femme accompagne le mari avec ses gens, au travail des champs, plante au jardin, sème des carottes dans le lin, farcile les bleds & prépare le champ pour les pommes de terre, cette production étrangère qu'il bénit tous les jours & les y sème avec un redoublement de joie.

En Mai, le paysan voit tous ses champs garnis, il pense aux foins qu'il en doit prendre, il en arrache les mauvaises herbes, il les défend des atteintes du bétail, en reparant les hayes, il pense à l'avenir, il défriche, transporte les fumiers, envoie les bêtes au pâturage, & rafraîchit avec l'herbe verte les bœufs, qui commencent à être sensibles aux ardeurs du soleil. On fossoye les vignes pour la 2me fois. Sa femme plante au jardin & aux champs, des choux, des courges &c. & commence à faire ses provisions d'herbages & d'herbes vertes pour les hommes & pour les bêtes, pour le soutien de son ménage, qui se trouve le plus dépourvu dans la saison du plus rude travail.

En Juin, il faut lier les vignes & les fossoyer pour la dernière fois. A la campagne l'on

fini de rompre les jachères , dès - lors les ouvrages sont suspendus , jusqu'à ce que les fénaisons les fassent réprendre , pendant lesquelles le paysan doit trouver du tems pour d'autres travaux : elles mettent tout le monde en mouvement , du premier jusqu'au dernier. Dans les intervalles , on récueille le colsat , on coupe les orges , à la place desquelles , on sème les premières raves , après avoir donné à la terre un labour. C'est dans ce tems que les gens de la campagne se régalaient des premices de la faison , de fraises & de cérises. Les fénaisons finissent en Juillet & aussitôt que les bêtes sont approvisionnées , les bleds muriennent pour nourrir l'homme de leur récolte , qui est pour lui la plus fatigante & la plus réjouissante. C'est alors qu'il moissonne les seigles , les fromens , les épautres , les plus riches fruits de son travail , à la sueur de son visage & avec des cris de joie. On cueille le chanvre & le lin. Dans les champs de seigle , il sème d'abord des raves pour sa provision d'hyver. En attendant les fruits de terre dont quelques uns approchent de leur maturité , les arbres & les arbrissaux lui présentent pour son régal , leurs fruits acides , & sa femme trouve dans son jardin des herbes & leur assaisonnement.

Les

Les moissons continuent en Août: on ferre dans les granges, les orges d'été, les haricots, les vesses, les pois, les avoines hatives: on fauche les regains: on laboure les jachères pour la 3<sup>me</sup> fois. On laboure les champs de bled, pour la première fois après les moissons, à sillons larges & peu profonds, s'ils ne l'ont été le mois précédent: l'on bat le seigle, le froment & l'épautre, pour les semer; on arrache le chanvre & le lin, on les rouit, & on les séche: on a soin de bien arroser les prés fauchés. Le berger mène son bétail dans les chaumes. C'est à présent que le paysan a le plaisir de manger les premiers fruits de la terre, & souvent, par la nécessité, du pain fait de son nouveau bled.

En Septembre, les paysans diligens vont farer leurs vignes, avant qu'on mette les gardes: ils labourent pour la dernière fois leurs champs pour y semer leurs grains d'hyver: ils sement l'épautre dans les terres tardives; & dans les hatives, le froment & l'orge d'hyver; continuent l'irrigation des prés qui ne doivent pas être paturés, & à battre les bleds, pour semences: sur les montagnes, on fait les regains & on moissonne les avoines. En ce mois,

le paysan vit dans l'abondance, s'il n'a pas mangé d'avance sa récolte, ou s'il ne l'a pas engagée aux juifs.

En Octobre le paysan recueille enfin les fruits tardifs de ses pénibles travaux aux vignes: & après la vendange, les fruits des arbres & de terre, pour faire subsister sa maison pendant l'ingrate & longue saison qu'il a à passer: il sème sur bonne espérance ses bleds d'hyver & dépose ses plus riches trésors dans le sein maternel de la terre. La femme teille & prépare son chanvre pour son travail d'hyver. Le bétail va brouter la dernière herbe dans les prés & dans les forêts, & les bergers vont recueillir les fruits des arbres & de la terre.

En Novembre, on va nettoyer les vignes, quand le tems le permet; en quelques endroits on prépare les creux; on arrache les échalats qu'on rassemble; on fait des fossés aux prés, on rompt les fortes terres pour l'hyver; on fume les champs pour l'orge & le colsat. Le paysan commence à battre ses grains, renferme ses bêtes dans l'étable, & cherche à se garantir lui & son bétail des rigueurs de l'hyver, achieve  
de

de dépouiller les arbres, en mettant sous couvert les feuilles pour faire litiere. La femme arrache les plantes qui restent au jardin & aux champs & les porte dans la cave.

En Decembre, le payfan va faire du bois, continue à battre les bleds & à les ferrer, met tout à couvert sous son toit, & achieve de faire tout ce qui a été négligé ou oublié au dehors : il engrasse ses bêtes, & en tue ce qu'il peut : il mène alors la vie la plus tranquile & la plus agréable de l'année, renfermé dans sa cabane, comme il l'est, lui, ses gens, & son bétail : heureux les hommes qui comme les peuples de cette contrée, peuvent habiter leurs maisons en paix & au sein de la liberté.

Telle est la nature, l'ordre & le meilleur arrangement des occupations des habitans de cette contrée, mais qui sont souvent dérangées par la situation du sol, par les vicissitudes du tems & par d'autres circonstances. Le plus grand défaut de leurs logemens par rapport à l'agriculture & à l'oeconomie, est, qu'ils forment des villages & sont trop éloignés des possessions. Cette disposition fait perdre au payfan bien du tems, & prive les terres de beaucoup d'engrais.

Tant que le paysan ne sera pas délivré des entraves de la pâture commune & que ses terres y seront assujetties; qu'il ne pourra pas mettre en mas ses possessions éparpillées & les cultiver à sa fantaisie, il aimera mieux, au grand préjudice de ses terres & de son économie, vivre rassemblé dans ses villages, où son séjour lui est infiniment plus dispendieux, plus pénible, & sans comparaison moins agréable, que dans un lieu où il peut vivre plus libre, plus tranquille, plus commodement, & moins gêné, au milieu de son bien, comme cela se voit dans l'Emmenthal.

Les maisons de ce pays sont la plupart de maçonnerie & couvertes de paille & de tuiles, & ressemblent beaucoup à celles du Pays-de-Vaud, quant à la disposition & à l'architecture. L'on ne pourroit pas les bâtir en bois, puisqu'ils en ont à-peine pour entretenir celles qui sont bâties. Par-tout l'on trouve des pierres, de la chaux, de l'argille. Leurs bâtimens sont à deux étages: ils sont avec leurs granges, sous le même toit, mais cependant séparés. La maison la plus commode consiste en un poêle de ménage, en un autre poêle à côté, qui est leur

leur chambre à coucher, & en une cuisine, c'est le 1er étage: le 2d. consiste en une chambre, une autre à côté pour les gens, & en une dépense à fruits. La grange consiste en une aire, une étable, au-dessus de laquelle est un galetas où ils tiennent leurs grains & leurs fourages, & en une remise. Voilà les meilleures maisons & les plus rares: une telle maison vaut 4 à 600 florins. Ces demeures pour hommes & pour bêtes sont fort étroites, à cause qu'on y manque d'espace & que les places sont fort chères dans les villages; & à cause de la pauvreté des habitans, elles sont fort chétives pour la plupart: les anciennes maisons de bois ont leur entrée par la grange: disposition très dangereuse par rapport au feu & à leur sûreté.

### SECTION III.

#### *Du bétail en général.*

La proportion entre le gros & le menu bétail, dans ce pays, est fort inégale. Plus un village est pauvre & plus le nombre du menu bétail est grand. Dans un pays tel que celui ci où l'on manque de prés & conséquemment de fourages, où il n'y a point de près d'alpages,

où

où l'on n'élève pas de bétail, l'on n'entretient pas plus de bêtes que ce qu'il en faut exactement pour l'agriculture, & cependant ils ont peine à leur faire passer l'hyver. La plupart des paysans réduisent leurs attelages avant l'hyver, & le recomplètent au printemps. Par la même raison, les pauvres vendent leurs vaches en automne, après les derniers pâtures, parce que les fourages leur manquent, & en rachètent d'autres en Mai pour profiter des premiers pâturages: méthode très funeste à l'oeconomie & à l'agriculture. Le commerce du bétail est presque tout entre les mains des juifs, ce qui occasionne ainsi une sortie considérable d'argent qui ne remplace pas le peu de bêtes que les riches élèvent & engrangent. Toutes les bêtes que les juifs amènent est de la plus mauvaise espèce. Les plus riches habitans dans le plat-pays en ont de beaucoup plus belles. Mais il n'est pas possible qu'ils aient de grosses bêtes sur les montagnes dans un pays si pierreux & si escarpé, elles ne vaudroient pas mieux pour l'agriculture, qui est aussi pénible pour les bêtes que pour les hommes, que pour leurs pâturages: il leur faut des bêtes qui puissent supporter aussi bien la faim que le travail.

Géné-

Généralement parlant, le bétail est mal entretenu. Il n'a que de maigres pâturages dans le tems des plus rudes travaux, & en hyver il est tenu dans les étables basses & humides, & n'a presque que de la paille à manger: il n'a pour se remettre que les pâturages du printemps & de l'arriere-saison, & les raves, avant que l'hyver vienne. L'ambition d'avoir de belles bêtes n'est pas un sentiment connu des payfans: ils ne se piquent pas d'avoir des attelages de bœufs de la même taille & du même poil: l'on voit souvent un veau à côté d'un bœuf à la charue, & fort souvent une vache à la place de celui-ci. Leurs harnois leur donnent encore un air plus pitoyable.

### *Des Chevaux.*

On n'élève point de chevaux dans ce pays: il n'y est pas propre, puisqu'il n'y a pas de grands pâturages, ni sur les montagnes, ni dans les vallées: c'est ce qui a fait que tous les projets d'établissement de haras, de perfectionnement de l'espèce, sont allés en fumée. Les fourages bons pour les chevaux manquent. Il n'y a que les meuniers qui doivent charier par des chemins scabreux, & les payfans à qui il est ordonné

d'entre-

d'entretenir des chevaux de guerre, qui en ayant. A Bötzen & à Elfgen, il y a quelques uns qui ont des chevaux pour les relais des chars, qui passent le Bötzberg, à leur ruine, par la peine qu'ils ont de les nourrir, & le métier de charrier, qui les détourne de la culture. Densburen est le seul endroit, je pense, qui pourroit, en corrigeant son agriculture, employer des chevaux avec avantage. Ce sont les juifs qui vendent des chevaux aux paysans, de même que leurs voisins du Frickthal: ces chevaux sont petits, mais bons. Le pays en élève très-peu.

*Des Bœufs.*

Comme on n'élève aucune bête à cornes dans ce pays, il faut que les habitans tirent du dehors leurs bêtes de traits. Ils achetent & vendent la plupart de leurs bœufs sur les marchés de Surfée, d'Olten, de Bremgarten, d'Arau, de Lentzbourg & de Brugg. La plupart des achats se font sur les marchés étrangers, & les ventes sur ceux du pays. Ils les prennent de l'âge de 3 ans & au-dessus, parceque, plus jeunes, ils ne vaudroient rien pour leur forte agriculture. Ils sont de la grande espèce, hauts

sur

sur jambes, le corps allongé, ont le pied léger, sont mal faits, mais durables: ils tirent presque aussi vite que les chevaux, mais ils n'ont pas autant de force que ceux de l'Oberland, & ne s'engraissent pas aussi bien. Le paysan ne regarde pas plus à la forme qu'à la couleur; ni à les appareiller, parcequ'ils ne les attellent pas à un même joug, mais avec des colliers (*injoklin*,) dans lesquels ils ne tirent pas avec la tête, mais avec le cou, comme en Italie. Le bœuf de cette maniere marche avec plus de liberté & plus de vitesse, il peut s'aider & souffre moins des mouches & de la chaleur, mais ils ne tirent pas également, comme s'ils étoient sous le joug. Je trouve une autre raison de cet usage, c'est que le harnois est moins cher & plus durable que le joug & le bourelet.

Ces bœufs sont meilleurs pour les montagnes & les terrains pierreux, & plus durables que ceux qui ont le corps gros, & endurent mieux la faim & la chaleur. Quand ils ont labouré du matin jusqu'à midi, 8 heures sans interruption, on les envoie sur des pâturages maigres ou dans les chaumes, où ils trouvent aussi peu de repos que de nourriture. Ils n'ont que de la paille

paille en hyver. Quand un paysan en veut vendre un , en automne , il le nourrit de raves & de grains , quand il le peut ; mais c'est rarement qu'il en engraffe un : le fourrage est trop cher & le paysan trop pauvre. Un bœuf de 3 ans, dans les tems ordinaires , se vendra 50 à 60 florins : un de 6 ans , 70 jusqu'à 80 florins , en forte que le paysan en 3 ans peut faire un profit de 20 florins. A l'ordinaire on attelle à une charue 3 jusqu'à 4 bœufs. S'ils devoient les mettre sous le même joug , il leur faudroit faire plus d'attention à les prendre de la même taille & de la même force , qu'ils ne font. Chez nous l'on ne voit point de bœufs de pareillés , chez eux on n'en voit point qui ne le soient.

Les maladies les plus communes parmi les bêtes à cornes sont le pissat de sang , les pustules & la pulmonie.

A cette occasion je dois dire que quoique l'art vétérinaire , science qui a ses principes & ses règles , soit inconnu dans ce pays , il s'y trouve cependant des médecins de bêtes , dont les connaissances fondées sur la seule expérience , ne sont nullement à mépriser , & qui sont si heureux dans leurs traitemens , qu'à la réserve de

de quelques cas extraordinaireS, ou de quelques maladies contagieuseS, il pérît très - peu de bêtes entre leurs mains : ils sont bien plus entendus dans la médecine que dans la chirurgie. Mais c'est une chose déplorable que l'abus que ces gens font de la confiance que les paysans ont en eux, à l'égard du bétail, & qu'ils méritent ; ils entreprennent aussi de les guérir, & en tuent plus qu'ils ne sauvent de bêtes.

Ce peuple n'a pas un si grand attachement pour ses bêtes, comme d'autres, quoiqu'elles lui soient aussi précieuseS & aussi nécessaires : par la raison, qu'il ne les élève pas lui-même, & qu'elles n'ont pas pour lui la même valeur : il les achete pour les faire travailler, & ne les entretient que par nécessité, & comme il ne les garde que par force & à perte, il s'en défaît aussi-tôt qu'il le peut. Les autres font autant, si ce n'est plus de cas de leurs bêtes que de leurs enfans, & les regardent au moins comme leurs aides & leurs compagnons. Ceux-ci comme une marchandise qu'ils ont achetée : les autres ont plus de confiance en elles, qu'en eux-mêmes ; ceux-ci les envisagent comme des meubles : ceux-là les regardent comme leur

plus grand bien, & se refusent plutôt le nécessaire, que de leur refuser le superflu. Ceux-ci les regardent comme un de leurs plus grands embarras, & leur soustrairont tout ce qu'ils peuvent. Les uns & les autres péchent par excès. Pour moi j'aime mieux voir un paysan qui reçoit les services de sa bête comme un prêt, qui s'entre-tient amicalement avec elle, comme avec un camarade, qu'un autre qui la traitera rudement, qui la maudira; & je tiens qu'il est utile & nécessaire pour le bien de l'agriculture, d'avoir des égards pour les bêtes.

*Des Vaches.*

Les vaches de ce pays sont pour la plupart d'une pauvre espèce. L'on y en élève quelques-unes, qui sont meilleures & plus belles que celles que les Juifs amènent, parce que dans la plupart des villages, l'on tient les plus beaux tauraux bannaux. Les Juifs, qui sont pauvres, & qui vendent assez souvent leurs vaches à crédit, ne leur amènent que de la marchandise aussi mauvaise & à aussi bon marché qu'ils peuvent. Ceux qui sont plus moyennés en achètent de plus belles & de meilleures aux marchés voisins; mais le plus grand nombre

nombre n'a pas le moyen d'en acheter & d'en-  
tretenir de bonnes.

Comme le produit d'une vache dépend de  
la nourriture & des soins qu'on lui donne ; il  
n'est pas surprenant que ce peuple en tire si  
peu de profit, & comme les bœufs lui sont si  
nécessaires qu'il est obligé, tout l'été & l'autom-  
ne, de leur reserver les meilleurs paturages, il  
faudroit que les vaches y mourussent de faim, si  
les femmes ne les nourrissoient pas, la nuit, d'her-  
bes, qu'elles vont arracher aux champs, de  
feuilles de vignes & d'autres choses sembla-  
bles. Aucun paysan ne tient plus d'une vache  
à lait ; ainsi le fromage & le beurre sont quel-  
que chose de rare pour eux, & ils sont, com-  
me les gens du Pays-de-Vaud, une exception  
à la nation, que l'on croit généralement ne se  
nourrir que de laitages. Les vaches coutent ici  
autant de florins, qu'elles coutent d'écus dans  
les montagnes, où elles rapportent le double,  
parce qu'elles y ont des paturages gras & de  
bons fourages : elles y donnent 8 à 10 pots de  
lait par jour, tandis que celles de ce pays n'en  
donnent que 4 ou 5.

Où les pâturegues sont secs & bons, les vaches y sont sujettes à moins de maladies. Mais lorsque les maladies contagieuses se manifestent, elles sont très dangereuses, à cause que leurs étables sont étroites, mal-propre & humides, & d'autant plus dangereuses encore, que les bêtes, comme les hommes, sont trop rassemblées & trop près les unes des autres. Les épidémies, & parmi les hommes & parmi les bêtes, sont toujours moins dangereuses & plus rares, lorsque les uns & les autres vivent en plein air & écartés.

*Du menu Bétail.*

Le peuple dans la plupart des villages ne garde pas des moutons, & le peu qu'ils en gardent n'est que pour leur besoin; il y en a deux raisons, la première est le manque de pâturegues & de fourages, & l'autre leur pauvreté, qui les met hors d'état de soutenir les accidens auxquels ces bêtes sont exposées. Le pâtrage feroit à la vérité excellent pour les brebis, mais il le faut reserver pour les vaches, qui n'en ont point d'autre. Les pauvres gardent des chevres, ne pouvant pas garder des vaches; c'est un soulagement pour leurs ménages, mais c'est la ruine

des

des hayes & des forêts, parce qu'on n'y a pas l'œil. Personne n'élève des cochons, parceque les pâturages & la nourriture manquent, mais, tous en gardent pour les engrasper & pour leur fumier. Ils les achetent au printemps à 2 ou 4 florins la piece, & en hyver ils valent 12 jusqu'à 18 florins, suivant qu'ils ont été nourris. Chacun tue son cochon pour son ménage & n'en fait point commerce, hormis les meuniers, qui en gardent & engrassen beaucoup & les vont vendre aux villes voisines.

## SECTION IV.

*De la Volaille.*

L'on ne connoit guères d'autre volaille dans ce pays que les poules & les pigeons, que les meuniers & quelques autres payfans gardent, & qui sont de l'espèce la plus commune & la plus féconde. Dans les villages même qui sont la plupart pleins de boues & de mares, on n'y voit ni oyes ni canards. Les habitans les regardent comme des bêtes nuisibles. En été, il y a comme une espèce de proscription pour les poules: quiconque veut en avoir, doit les enfermer: elles causent aussi assez souvent des disputes entre les payfans & les payfanes, parceque

les poules se nourrissent aux dépens des uns des autres. Les œufs, comme les poulets, se vendent à des gens qui viennent les acheter & qui vont les revendre à Bade & à Zurich.

## SECTION V.

## Des Poissons.

L'on n'a, dans ce pays, aucune idée des étangs ou des réservoirs de poissons, ils coûtent beaucoup à faire & à entretenir ; mais malgré les soins qu'ils coûtent, ils sont d'un grand rapport. Il y a 3 ruisseaux, à Densburen, à Bözen & à Rhein qui appartiennent au Souverain, mais dont le Baillif tire peu de profit, à cause de leur éloignement & du peu de soin qu'on en a. L'on trouve des truites dans ce dernier & vers son embouchure, le long de l'Aar, des brochets, des truites, des lottes, des amibles, de même que des saumons en été, & des *Lachs*, saumon qui fraye, en hiver ; outre ces bons poissons, des barbeaux & quantité d'autres poissons moins délicats. Le ruisseau de Rhein fournit plusieurs sortes d'écrevisses.

## SECTION VI.

*Des Abeilles & des Vers-à-Soie.*

Il y a peu d'abeilles dans ce pays, & ne rapportent pas beaucoup. La premiere raison en est, à mon avis, le manque de prés & de prairies, & la seconde, l'ignorance des habitans dans l'art de les gouverner. Leurs ruches faites de pailles, sont trop grandes pour de petits essaims, dans un pays sur-tout aussi ingrat pour les abeilles. On châtre les ruches en hiver, vers le nouvel an, tems où il faudroit laisser reposer les abeilles; c'est apparemment par la crainte qu'on a de leurs piquures, car je ne puis pas en imaginer une autre raison. Ils taillent leurs ruches tous les ans, ce qui ne devroit pas non plus se faire; ils devroient plutôt avoir de petites caisses, ou de petites corbeilles, & ne châtrer que les plus riches, & cela en automne, lorsque les abeilles peuvent encore butiner & reparer leur perte, ou au printemps, où elles peuvent retablir bientôt leurs provisions. La méthode qui me plait davantage, & que je crois la plus convenable au gouvernement des abeilles dans ce pays-ci, c'est d'agrandir les ruches au moyen des hausses, sui-

vant la force de l'essaim , & de ne les laisser essaimer que suivant le besoin ; de ne les châtrer que tous les trois ou quatre ans ; ou de ne s'approprier les ruches qu'à mesure que les abeilles les abandonnent d'elles-mêmes. L'on auroit de cette maniere des essaims plus forts , qui pourroient mieux se défendre contre leurs ennemis , s'entretenir mieux , ayant des provisions assurées , & résister aux rigueurs des saisons. J'estime que les ruches de paille sont les meilleures dans ce climat froid , pour la conservation des abeilles , vu qu'elles sont plus chaudes , & que la forme cylindrique est la plus avantageuse , & qu'on peut en lever les gâteaux avec plus de facilité : ajoutés que ces ruches sont les plus simples , les moins couteuses , les plus commodes & les plus utiles pour le paysan : le meilleur emplacement d'un rucher est au levant.

Ce peuple ne connoît point les vers à soie. Les environs de Brugg sont les plus propres qu'on puisse trouver dans le pays pour en éléver , & pour la plantation des meuriers , parce que le climat , l'exposition & la qualité des terres sont favorables. Les villes voisines fourniroient

niroient suffisamment de bras pour manufa<sup>ctu</sup>-  
rer la soie, & les gens de la campagne pour-  
roient y aller vendre leurs cocons : l'on y a  
effectivement établi des fabriques de soie.

## ARTICLE V.

Des Arts.

C'est par les arts qu'un pays trouve à faire le meilleur & le plus sûr emploi de ses productions, & à leur donner par le travail une qualité & une valeur très-supérieures. Ce peuple ne paroît avoir aucune aptitude pour les arts. Je ne connois personne dans tout le Bailleage de Schenkenberg, qu'on puisse nommer artiste, ou qui se soit fait connoître par quelque ouvrage ingénieux. Je ne sais si cela vient de l'incapacité naturelle de ces gens, de leur éducation & du peu de cas qu'ils font des arts, & peut-être de toutes ses qualités de l'esprit requises pour inventer, corriger & perfectionner,

Leurs artisans font au-dessous du médiocre, ils gagneroient assez, mais ils font mal payés. Dans d'autres pays il n'y a point de paysan qui ne fache un métier, auquel il s'occupe

dans ses momens de loisir , soit pour lui ou pour d'autres ; il y en a qui en savent plus d'un , mais ici , il n'en est aucun qui sache se tirer d'affaire ; pour la moindre chose il leur faut recourir à d'autres. On a peine à comprendre tant d'incapacité avec tant de pauvreté : ailleurs un paysan fait gloire de ses talens , ici il les méprise , ce qui cause à tout ce peuple & à chaque particulier un préjudice infini. Les meilleurs ouvriers sont des étrangers , la plupart Allemands : s'ils ne peuvent pas faire la chose qu'on demande , il faut la faire faire autre part , ou faire venir des ouvriers du dehors. Si j'en excepte les meuniers & les forgerons , qui sont encore très- médiocres , je ne connois point d'artisans dans le pays. Ils sont obligés d'acheter des paysans des Forêts , les utensiles les plus communs , comme corbeilles , cuvettes , rateaux , fourches , leurs balais même. Les arts & les métiers sont non seulement susceptibles de perfectionnement , mais nécessaires. Le point essentiel seroit d'inspirer à ce peuple du goût & de l'estime pour les professions , afin de l'encourager à s'y adonner & à s'y perfectionner ; mais il faut avouer que tandis qu'il sera trop pauvre pour bien payer l'ouvrage ,

il ne pourra pas y avoir de bons ouvriers, & qu'il ne pourra pas les estimer, tandis qu'il ne verra que des bousilleurs, qui, comme ils le font presque tous, font en même tems des libertins & d'une conduite très méprisable. L'habit fait ici le moine ; comme celui des ouvriers déplait souverainement au paysan qui est fier du sien, celui-ci est tout disposé de mesurer le mérite de l'homme par la largeur de ses culottes.

Le nombre des artisans & des fabriquans est à celui des paysans laboureurs, comme 1 à 2 & fait ainsi le tiers des chefs de famille. Parmi ceux-là, il y en a plusieurs qui, en été, travaillent eux-mêmes leurs terres, & ce sont, sans contredit, les plus utiles. Dans quelques petits villages, plusieurs vivent de leur tricotage. Les pauvres filent. Les tables indiquent les premiers & spécialement les chefs de famille qui en font leur profession ; non pas les derniers, parce qu'il n'y a que les femmes & les enfans qui s'en occupent, qui n'ont pas d'autre moyen pour vivre ; & les hommes qui en font métier sont la plupart parmi les tisserands, ou labourent la terre, en été.

Les manufactures & les fabriques sont-elles  
né-

nécessaires, avantageuses, ou désavantageuses au pays ? Sans entrer dans la discussion d'une question si importante, qui pourroit être aisément résolue en convenant de quelques principes par rapport au pays & à ses habitans, l'on me permettra de poser quelques règles générales que je ne crois pas ici déplacées, suivant lesquelles & les observations réitérées, que j'ai eu lieu de faire, pendant ma préfecture, je hazarderai avec plus de confiance, de dire ma pensée sur cette question, librement & simplement.

Les arts sont nécessaires, utiles, ou indifférents.

Les arts nécessaires sont toujours utiles, jamais indifférents.

Les arts utiles ne sont pas toujours nécessaires, rarement indifférents.

Les arts indifférents ne sont jamais nécessaires & sont quelque-fois utiles.

Le degré de nécessité règle la préférence que meritent les arts nécessaires.

Le degré d'utilité règle la valeur des arts utiles. L'avantage que procurent les arts indifférents en règle la valeur.

Parmi

Parmi les arts nécessaires sont ceux, qui sont indispensables, & parmi ceux-ci, l'agriculture tient le premier rang, comme étant la mère & la nourrice des autres.

Les arts utiles ne peuvent pas être exercés dans un pays aux dépends des arts nécessaires, sans porter du préjudice à la société & à l'état, ni les indifférens aux dépends des utiles. L'on ne doit penser aux arts utiles, que quand on est pourvû des nécessaires. Les ouvriers que les arts utiles n'occupent pas, appartiennent aux arts indifférens.

Tous les arts ne sont pas par-tout également nécessaires & utiles. Plus l'établissement d'une société, son gouvernement, le genre de vie & l'œuvreconomie de ses individus approchent de l'état de nature, plus il est aisé de déterminer les arts qui lui conviennent. Ce peuple se trouve dans ce cas, & ce sera sur le degré de convenance & d'utilité qu'auront les arts, par rapport à ce peuple, que j'apprécierai leur valeur.

Les arts nécessaires ont pour objet, la conservation; les arts utiles, les commodités, & les arts indifférens, le luxe.

Les laboureurs sont nécessaires pour se nourrir. Les tisserands pour se vêtir & les charpentiers pour être logés.

Les jardiniers, les tailleurs, les menuisiers sont utiles. Les épiciers, les perruquiers, les ébénistes sont indifférents.

Cette distribution est dans la nature des choses, & ne gît pas dans la fantaisie des hommes, qui place souvent les arts les plus indifférents au rang des nécessaires.

L'on ne peut pas se passer de laboureurs : ils sement le bled, le moissonnent & le battent. Le meunier est nécessaire pour le moudre ; le boulanger l'est pour en faire du pain. Les confituriers & les patissiers sont indifférents.

L'homme, le peuple & le Souverain qui réglera, suivant cet ordre, l'emploi, l'estime & la récompense des arts, atteindra son but, si le bien public est celui qu'il se propose.

Il en est de même des fabriques & des manufactures que des arts & des métiers. Ceux qui travaillent les matières brutes, sont préférables à ceux qui fabriquent des matières déjà travaillées.

lées. Le mineur est préférable au forgeron, celui-ci au polisseur. Ceux qui exercent des arts nécessaires, doivent avoir la préférence sur ceux qui en exercent d'indifférens : par exemple, ceux qui filent sur ceux qui tricotent &c. Entre les fabriques d'acier, on doit estimer plus celles qui servent à la taillanderie & à la coutellerie, que celles qui servent à l'horlogerie & autres ouvrages en acier.

Les arts nécessaires peuvent devenir simplement utiles, alors que le pays en est déjà suffisamment pourvû : par exemple, les tisseurs sont nécessaires ; mais ils ne sont qu'utiles, dès qu'il n'y en a plus de nécessité, ou que c'est seulement un commerce étranger qu'on a en vue : ils sont indifférens lorsque leur objet n'est plus la commodité, mais le luxe, tels que ceux qui font les étoffes riches, les rubans & les galons.

Ces règles générales une-fois posées, il sera facile de reconnoître & de décider, si l'on doit penser à établir des fabriques & des manufactures dans un pays, ou si elles lui sont avantageuses, ou désavantageuses.

Un pays est-il cultivé? a-t-il assez de gens de métier? est-il en état d'avoir ses commodités, & a-t-il suffisamment de matières & d'ouvriers pour les fabriques? Alors les arts utiles lui feront avantageux & augmenteront sa prospérité: a-t-il, sans eux, ou par leur moyen, de l'argent de reste, les vivres à bon marché, une situation avantageuse, des habitans desœuvrés, un débit assuré? alors & seulement alors on peut penser à favoriser les arts indifférens, après avoir pourvû aux mauvais effets qui en pourroient resulter, par le moyen d'une bonne police & de sages loix. Mais la campagne se trouvera rarement dans ce cas-là. Ces arts appartiennent aux villes: les richesses les y font naître & le luxe les y soutient.

C'est agir contre les principes naturels, contre le droit & la police, que d'établir des arts indifférens, des fabriques & des manufactures, avant que d'avoir les arts nécessaires & utiles. Il est absurde d'alléguer qu'on veut animer ceux-ci par le moyen des premiers, par le rencherissement des vivres, par l'abondance de l'argent; car les arts nécessaires & les utiles ne peuvent pas subsister, bien moins encore fleurir,

rir , lorsque les vivres & les salaires rencherissent. L'argent ne fait pas les gens riches, non plus que le luxe ne les rend heureux. Celui-là est riche à qui rien ne manque , & l'homme heureux est celui qui est content. Quand le paysan a plus qu'il ne lui faut pour son état, il l'abandonne , ou devient paresseux ; tout comme les gens de métier , que l'oisiveté conduit au libertinage , & le libertinage à la misère. L'industrie nourrit les arts & est la fille de la nécessité : quand elle n'est pas gênée ni étouffée par les règlements des corps de métier , par des impôts, elle n'a pas besoin d'autre encouragement que les profits , dont le travail la récompense , que l'espérance de conserver plutôt que d'augmenter son bien-être , & la satisfaction de ne le devoir qu'à soi-même.

Quand , par le renversement de leur ordre, les arts nécessaires & utiles sont dans un pays subordonnés aux arts indifférens , les conséquences de ce désordre ne peuvent que lui être funestes : c'est mettre l'enfant au-dessus du pere ; c'est renverser les loix éternelles de la nature & de la société. Ne dois-je pas être indigné , quand , dans un pays où se trouvent tant

de terres incultes par la malheureuse préférence , que la sottise des habitans accorde aux arts indifférens sur les plus nécessaires , quand , dis-je j'entends un horloger , ou un fabriquant d'étoffes de soye , se plaindre qu'il faut donner à un manouvrier presqu'autant qu'à un compagnon ? Dois - je m'étonner qu'un tel peuple soit réduit à la famine & périsse , pour peu que les récoltes viennent à manquer ; & qu'un édifice élevé sur un terrain aussi peu solide , soit renversé au premier orage. Mais, au contraire, un peuple chez qui l'agriculture est l'âme des autres arts , ressentira des conséquences aussi heureuses de ce principe , que ce principe est sûr ; de même qu'un état qui prend pour faire le fondement de sa constitution , les matériaux les plus durables , & ne pense aux ornemens de cet édifice que lorsque la solidité , les proportions & l'ordonnance lui indiquent ceux qui conviennent le mieux. Son bonheur sera aussi durable qu'indépendant.

Que l'on me premette à - présent d'appliquer ces principes à ce pays , & d'entreprendre la solution de la question importante , savoir , quels avantages ou désavantages peuvent résulter pour lui de l'établissement des fabriques & des manu-

manufactures ? Mais je dois auparavant déterminer l'idée & la différence des arts, des fabriques & des manufactures ; car en général les notions qu'on en a, sont idéales & arbitraires.

Je mets parmi les arts tous ceux qui réquient de la science, ou qui n'en requièrent pas, qui sont fins ou grossiers ; les arts & les métiers qui sont libres ou gênés, ceux qui servent à la nourriture, à la conservation & à la défense des hommes, soit en produisant, en travaillant, en perfectionnant les nécessités de la vie, & qui demandent des outils particuliers. J'appelle au contraire fabriques & manufactures, ces arts & ces métiers, qui s'exercent en grand & en particulier dans une vue de commerce, par la réunion des forces de plusieurs hommes, ou à l'aide des machines qui y suppléent : c'est celles-ci que j'entends par le mot de fabriques & que j'appelle les autres manufactures. Il est clair par la définition de ces termes, que les manufactures conviennent à un pays riche & peuplé, mais que les fabriques doivent être préférées dans un pays pauvre & qui manque d'habitans, parceque celles-ci épargnent du monde, & que celles-là en occupent & entretiennent beaucoup.

Les manufactures & les fabriques où l'on travaille les productions du pays, lui sont infinitement plus utiles que celles, qui en travaillent d'étrangères : par exemple, le filage & la tisseranderie du chanvre, du lin & de la laine, valent bien mieux que celles du cotton & de la soye ; celles qui travaillent pour le pays que celles qui travaillent pour les étrangers : celles qui manufacturent des denrées nécessaires & communes que celles, qui en employent de mode & de luxe.

Ce pays dans la position actuelle de son agriculture & de son œconomie, a des bras oisifs, parceque les paysans propriétaires des terres, les cultivent eux-mêmes, & aiment mieux les laisser incultes que de faire des frais pour les mettre en valeur. Ceux d'entr'eux qui ne possèdent aucun fonds, restent désœuvrés, à moins qu'ils ne soient occupés d'ailleurs. C'est à ces gens qu'il faut des manufactures, pour les empêcher de mourir de faim, ou de s'expatrier.

Il paroît par les tabelles de population, que cette partie du peuple occupée des arts & métiers, n'en manque pas & qu'elle est considérable

déirable dans le pays, celle sur-tout qui est indispensablement nécessaire à l'agriculture, comme sont les charrons, les forgerons, les tonneliers &c. Les villes voisines en offrent aussi une partie, qui exerce des professions moins nécessaires & moins utiles, tels que les chamoiseurs, les selliers &c. Comme ces premières professions ne peuvent pas donner de l'emploi à tous les désœuvrés & que les dernières conviennent moins au pays, à cause de sa pauvreté & du manque d'écoulement, il reste du monde suffisamment pour les manufactures, que j'estime beaucoup plus utiles à un peuple pauvre & qui manque de travail, que les fabriques. Celles-ci ne peuvent pas chommer, sans porter préjudice au pays & à ses habitans: leurs occupations doivent tourner à leur avantage & à celui du pays, & c'est pour eux que je fais cas des manufactures. Comme ce pays rude & stérile ne produit rien qui puisse faire un objet de commerce, que peut-être un peu de bled, de vin & de fer, quoique ce dernier ne puisse pas être travaillé dans le pays, faute de bois, il faut que ce soit des denrées étrangères qui soient manufacturées parmi eux. La plus commune est le cotton, que les marchands des villes voisines

sines font venir de la Grèce & de l'Asie , qui est ici filé & ouvré. Ces manufactures ont fait à ce pays plus de bien que de mal : c'est ce que démontre l'accroissement de population & le rencherissement des terres. Il est vrai, que les gros gains , que faisoient les fileurs & les tisserands , qui , travaillant à l'ombre , mangeoient du pain blanc, tout leur saoul, tandis que le paysan exposé au froid & au chaud étoit contraint de gagner son pain à la sueur de son visage , il est vrai, dis je , que cette prodigieuse différence, entre des gens de la même condition , a fait pendant quelque tems du tort à l'agriculture , à laquelle elle avoit enlevé beaucoup de bras ; mais cela ne dura pas long tems ; aussi-tôt que cette manufacture s'étendit , aussi-tôt tomberent le prix des denrées & le salaire des ouvriers , qui ont plus de peine à vivre présentement que le laboureur , & il n'y a pas d'apparence qu'ils soyent mieux payés ci - après , à cause de la concurrence générale des Princes & des nations pour les arts & le commerce.

Je trouve qu'on n'est nulle part moins fondé que dans ce pays , à se plaindre de la cherté & de la rareté des ouvriers , car 1. où en trou-

ve - t - on

ve-t-on à meilleur marché, & en 2d. lieu, comment le payfan peut-il prétendre qu'un pauvre qu'il n'emploie, & ne veut employer que 3 mois de l'année, à peine préfère un gain si court & si incertain à un plus assuré & plus fixe; ou prétend-il que pour lui plaire, il abandonne pendant le meilleur tems de l'année, son marchand qui le fait vivre lui & sa famille, & qu'il manque de pain pendant 9 mois, pour le bonheur de travailler pour lui pendant 3. Il n'est aucune personne sensée qui exige cela de sa part; & ne seroit-ce pas un malheur pour le payfan lui-même, s'il devoit nourrir cet homme & ses enfans pour ne pas en faire des voleurs. C'est là la principale raison qui retient à-présent les pauvres dans les manufactures, plutôt par force que de leur bon gré, parce qu'elles leur procurent à-peine, du pain. Le payfan doit être content, quand il trouve des ouvriers, lorsqu'il lui en faut, & il en trouve toujours & à très bon compte.

Mais le payfan trouve un avantage réel dans cet arrangement: il trouve à débiter ses denrées, dans son voisinage, plus cher & plus promptement. Les manufactures font entrer

de l'argent dans le pays , enrichissent & animent la campagne & ses habitans. Elles leur sont indispensables pour les entretenir dans leur bien-être ; sans elles , ils ne pourroient pas entretenir la balance de leur commerce , parceque leur dépense surpasseroit de beaucoup leur recette ; sans elles ils n'auroient à attendre que leur ruine.

Mon sentiment est donc que les manufactures sont avantageuses à ce pays , par la raison qu'elles occupent une partie de ses habitans d'une maniere qui lui est utile , qu'elles bannissent l'oisiveté , la mendicité & qu'elles les conservent à la patrie , de maniere cependant qu'elles ne s'étendent pas trop & ne nuisent ainsi à l'agriculture. Envisagées sous ce point de vue , il est bon que le prix des vivres & des salaires ne monte pas trop. Sur le pied que sont les choses , le mieux est qu'un bon fileur puisse gagner 6 à 7 batz par jour , qu'un bon tisserand puisse avoir 15 batz pour une piece de toile , que la lb. de fil vaille 16 à 17 batz , & que le prix courant des toiles soit de 70 à 80 batz : ce qui doit s'entendre des marchandises ordinaires. Personne ne préférera les manufactures à l'agri-

l'agriculture, qui pourra s'occuper de celle-ci & ceux qui ne le pourront pas, ont une ressource assurée pour vivre.

L'on travaille aussi, dans ce pays, quelque peu de chanvre & de laine; on tire le premier de l'Alsace & celle-ci de la Macédoine & de la Hongrie. Mais cette manufacture est peu de chose, & ne suffit pas même à dispenser les gens de la campagne de faire venir du dehors, des étoffes pour s'habiller.

Outre les draps, on fait quantité de bonnets & de bas de cotton au métier, qu'on exporte; on fait aussi des bas de laine tricotés en assez grande quantité; au reste la manufacture des premiers a fait beaucoup tomber celle-ci.

Mais, le travail de ces manufactures ne pourroit - il pas être beaucoup plus avantageux pour le pays, s'il se faisoit avec ses productions ? Cela n'est pas impossible, mais difficile : les chanvres & les lins du pays ne suffisent pas même pour les manufactures de l'Emmenthal. La terre est ici trop dure & trop forte, & en général peu propre à produire assez de matières premières qui travaillées peuvent devenir un

objet de commerce. L'on pourroit planter, dans la partie orientale du Bailliage, des herbes pour la teinture, du lin, du chanvre, des meuriers, du tabac; mais la culture en est dispendieuse & incertaine, & le peuple pauvre: il faudroit un bon fond, des engrais, de l'industrie & de l'argent, & tout cela demanderoit, au moins pour l'établissement & le commencement, des gens moyennés & capables.

Il me reste à examiner une objection que l'on fait contre ces manufactures: c'est qu'elles sont nuisibles à la santé. Cette objection n'est pas tout-à-fait déstituée de fondement, mais cependant pas si générale qu'on la dit. Le filage mérite moins ce reproche que la tisseranderie: le tricotage point du tout; parceque les tisserands travaillent dans des caves humides, les fileurs dans des poèles étouffés & fecs, étant assis; ceux qui tricotent, travaillent en été, la plupart du temps en plein air & tout en marchant. Quant aux enfans & aux femmes, il ne faudroit pas mettre les premiers à l'ouvrage si jeunes, & les femmes ne devroient pas s'y mettre du tout, quand elles sont enceintes, ou qu'elles allaitent: comme la plupart des fileurs aident

aident à labourer en été, plus ou moins, ils se ressentent moins que les autres, des mauvais effets des manufactures.

Quoique je ne disconvienne pas, que l'agriculture & tous les arts qui s'exercent en plein air & tiennent le corps en mouvement, sont beaucoup plus favorables à la santé que ceux, que l'on exerce dans des lieux renfermés, sans changer de posture, cependant je crois que la pâleur & la maigreure de ces ouvriers & de leurs enfans viennent plutôt de leur mauvaise nourriture, de leur mauvais régime, que de leur vie sédentaire, & qu'elles sont plutôt une suite de leur pauvreté & de leur genre de vie. Le paysan se nourrit lui & ses gens, toujours beaucoup mieux que l'artisan.

Le filage & la tisseranderie ont cet avantage qu'elles peuvent occuper les femmes & les enfans, & que ceux-ci sont de bonne heure en état, de soulager puissamment leurs parens dans les soins du ménage. De-là vient que ces gens n'ont pas peur d'avoir des enfans, qu'ils se marient jeunes & multiplient beaucoup.

## ARTICLE VI.

*Du Commerce.*

Ce pays est situé avantageusement pour le commerce: il est environné de villes où le peuple peut aller débiter ses denrées en nature ou travaillées, & où il peut acheter ce dont il a besoin. Zurich & Bâle, deux des plus grandes villes de commerce ne sont pas fort éloignées. Zurzach, ce grand rendez-vous des marchands Allemands & Suisses, est sur la frontière. Les chemins des unes aux autres de ces villes, & la grande route de Geneve à Schaffhaufen se croisent dans ce Bailliage. Il est baigné par l'Aar dans sa partie orientale, qui vers la frontière reçoit les eaux de la Limmat & de la Reuss, pas loin de son embouchure dans le Rhin. Toutes ces rivières sont navigables, en sorte que les marchandises peuvent se transporter par eau & par terre, dans toute la Suisse, & de-là, dans toute l'Europe, au moyen des grandes routes & des fleuves navigables.

Cette situation de l'Aargau en général est sans doute la 1<sup>re</sup> cause de l'état florissant de ses manufactures, de ses fabriques, de ses métiers

tiers & du commerce de ses villes: la 2<sup>e</sup> est la liberté dont jouissent les personnes & les biens: la 3<sup>e</sup> est la sûreté du commerce: la 4<sup>e</sup> est la bonne foi que toutes les nations reconnoissent aux Suisses, & qu'on trouve avec eux dans le commerce. Enfin la noble politique d'un gouvernement libre, qui pense plutôt à rendre le commerce sûr & libre, qu'à lui donner des entraves & à vouloir lui prescrire des règles. Où la liberté règne & la bonne foi habite, les arts n'ont pas besoin d'autres encouragemens. Le commerce s'y plaira & y fleurira.

Je vais maintenant parcourir les principales branches du commerce tant actif que passif, & je hazarderai de dire mon sentiment sur cette importante partie de l'activité & du bien-être des hommes, relativement à ce pays. Les principales branches du commerce passif, sont

1. *Le Bétail.* J'ai déjà dit, qu'on n'élève pas de bétail dans ce pays, & qu'ainsi il n'entre pour rien dans ce grand article de commerce actif que font les Suisses. Le commerce de bétail se borne ici à acheter au printemps, celui qui lui est nécessaire, & à revendre en automne celui dont il n'a pas besoin: le peu que l'augmentation

tation de grosseur des bêtes fait gagner à ce peuple, en les vendant, il le perd en achetant de jeunes bêtes. Il n'y a que les cochons dont on achète plus de mille tous les ans, qui sur le pied de 3 florins la pièce, l'un dans l'autre, font sortir autour de 3000 florins chaque année, du seul Bailliage de Schenkenberg. Ce commerce est absolument passif.

2. *Le commerce de bleds.* Une récolte médiocre est capable de nourrir le pays. Dans une année abondante les habitans peuvent vendre autant de bleds qu'ils sont obligés d'en acheter dans une mauvaise année; mais comme alors les bleds sont toujours plus chers, il faut qu'ils perdent dans ce commerce; la perte feroit bien plus grande, s'ils ne favoient pas supporter la faim, dans la nécessité. La tempérance de ce peuple fait donc que ce commerce quoique passif, ne lui cause pas un préjudice bien sensible.

A ce propos il se présente une question sur la liberté & la restriction du commerce des bleds, qui a été de nos jours agitée & discutée avec beaucoup de sagacité & de force. Je me sens trop foible pour oser en entreprendre

l'exa-

l'examen, & lutter avec des adversaires si forts & si savans. Mais sans me laisser épouvanter par leur supériorité, j'oseraï dire mon sentiment sur cette matière, relativement à ce pays. La liberté est l'âme du commerce, c'est une vérité; plus elle sera illimitée & générale, plus le commerce fleurira. Il faut non - seulement qu'elle soit illimitée, mais aussi qu'elle soit générale, sans quoi ce système si bon & si patriotique en lui - même reduiroit tel ou tel peuple dans la plus grande misère. Quelques - uns de nos voisins en ont ressenti les suites cruelles, lorsque d'un côté un état riche, profitant de la cupidité des gens de la campagne, fit acheter tous les bleds, & de l'autre, en défendit toute exportation chez leurs amis & voisins: ce peuple qui regorgeoit de bleds, se vit tout - à - coup dans la disette de cette denrée de première nécessité, plongé dans la plus cruelle famine, & reduit au désespoir. C'est là le sort auquel devroit s'attendre un peuple, qui ne sème que ce qu'il lui faut pour ses besoins. Dans quel état affreux n'auroit pas été dans ce tems - ci le Bailliage de Schenkenberg, si son Souverain, toujours attentif au bonheur & à la prospérité des peuples, qui vivent sous ses douces loix, n'avoit pas

pas pris soin de l'assister avec la plus grande munificence. Mais aussi longtems que la liberté du commerce des grains non - seulement ne sera pas illimitée, mais aussi générale & constante, aucun peuple ne pourra l'accorder, ni la permettre, sans danger, à moins qu'il ne soit assez puissant, & situé si heureusement qu'il puisse en tout tems se suffire à lui - même, & se passer de ses voisins, ou à moins qu'il ne soit si petit & si borné, qu'il n'ait besoin que d'un petit commerce & d'une petite provision, pour se précautionner contre la disette. L'histoire nous apprend, que la liberté illimitée dans le commerce des grains n'a pas garanti les pays les plus riches & les plus heureux de la disette & de la famine, mais je n'en suis pas moins persuadé qu'elle rendroit le prix du bled plus égal & plus fixe: ce qui seroit un avantage inexprimable pour la société en général & pour chaque état en particulier, mais il faut que cette liberté soit générale.

3. *Le beurre & les autres laitages.* Cet article est aussi peu considérable, parce que le petit peuple se fert assez ordinairement d'huile de noix, en place de beurre; & que les pauvres,

en cas de nécessité, employent l'huile de colfat; l'on ne trouve nulle part du fromage que chez les cabaretiers.

4. *Le sel & les épices.* Cet article est plus fort que le précédent.

5. L'article le plus considérable du commerce passif est l'*habillement*: il comprend les étoffes de laine, les toiles, les cuirs, qui sont les objets les plus chers de ce commerce, & qui, quoique peu somptueux, sont essentiels à ce peuple.

6. L'article qui n'est guères moins considérable, est celui *du fer brut & du fer travaillé*. Quoique ce minéral si nécessaire se trouve abondamment dans ce pays, il est obligé, faute de bois, d'abandonner à ses voisins les profits de l'exploitation, & de leur payer encore la main d'œuvre, quand il est travaillé; comme par exemple, des ustensiles de cuivre & d'étain.

7. *Vaisselle de terre, meubles de bois, verrerie.* Ce peuple pourroit s'épargner en partie la dépense des premiers articles, avec un peu plus d'industrie.

8. *Le Tabac.* Seul article de luxe que j'aie trouvé parmi ce peuple, & quoiqu'il n'use que du plus mauvais & du moins cher, l'abus cependant est si grand, qu'il fort tous les ans de ce pays plus de 2000 florins pour le tabac en poudre & à fumer.

Les principaux articles du commerce actif sont:

1. *Le vin.* C'est l'article le plus important de ce pays, & presque le seul dont il fasse de l'argent. L'on exporte dans les moyennes années pour 30 à 40000 florins de vins, dont les habitans, il est vrai, boivent une bonne partie dans les villes voisines.

2. *L'augment du gros bétail.* Cela va au quart du prix d'achat.

3. *Un peu de bleds, de fruits & de productions de terre,* dans les années abondantes.

4. *Les manufactures de cotton.* Elles produisent au Bailliage de Schenkenberg au moins 12000 florins par an: cela est même allé à 20000.

Si je fais la balance, je trouve qu'elle est en faveur du commerce actif, & cela ne peut pas

pas être autrement, sans quoi, il y a longtems que ce peuple, dont les terres sont pour la plû-part engagées, feroit ruiné: d'où prendroient-ils de quoi payer leurs censes, qui montent à plusieurs milliers de florins, tous les ans; cela avec les autres articles de leur commerce passif fait le solde de leur commerce actif. Sans ce dernier fardeau, ce peuple maintenant pauvre, deviendroit riche, & ses terres maintenant incultes, présenteroient une face plus riante.

Un grand inconvenient dans ce pays, pour le laboureur & pour le commerce, c'est la diversité des poids & des mesures: cette confusion règne dans toute la Suisse, au grand préjudice du commerce & de la police, à laquelle elle met un grand obstacle. Non seulement les poids & les mesures dans toutes les villes de l'Aerguew, qui sont les entrepots des marchandises de ce pays & qui lui donnent même leurs poids & leurs mesures, different des poids & des mesures de la capitale; mais elles different même entr'elles, au point qu'il n'est pas possible de les calculer sans fractions.

Toutes les terres se comptent par arpens & par ouvriers, ou journaux, mais la mesure des

K 2 terres

terres est si vague, qu'un arpente d'un tel champ est presque le double d'un autre. En général, moindres sont les terres, plus grande est la mesure. La mesure des champs est plus grande que celle des prés ; celles-ci plus grande que celle des vignes. La plus grande de toutes, est la mesure des bois & des pâquiers.

Un arpente de champs est proprement cette étendue de terre que le paysan peut labourer en un jour avec son attelage ; un ouvrier de prés est celle qu'un homme peut faucher en un jour ; un ouvrier de vignes est ce qu'un homme peut foisonner en un jour. Suivant ces définitions, l'on voit que les mesures sont différentes, selon que les terres à mesurer sont différentes. La mesure de terres de même espèce varie suivant la différence du sol : un attelage laboure plus dans un terrain léger que dans un terrain fort. Suivant la différence des attelages : les chevaux labourent plus que les bœufs.

Le commerce fait disparaître cette inégalité. Sa sûreté demande une mesure générale & invariable. Cette mesure devroit être telle qu'elle pût être divisée en le plus de nombres qu'il seroit possible, & être calculée sans fractions.

La mesure des denrées séches est le *Malter* ou le *Mutt*. Par Malter se comptent les grains en bale, comme l'épautre, l'avoine; & par Mutt, les grains battus, comme l'orge, le seigle, les haricots & aussi le bled & l'épautre mondé.

Le Malter contient 2 sacs; chaque sac 2 Mutt & un Mutt quatre quarterons (*Fiertel*). Le Malter par conséquent contient 4 Mutt ou 16 Quarterons.

Le Quarteron est un cylindre, haut de  $11\frac{1}{2}$  pouces, de  $15\frac{7}{12}$  pouces de diamètre, & en tout de  $2258\frac{1}{12}$  pouc. cub. Il se divise en 16 parties ou petites mesures, & aussi en 9 parties nommées *Immi*.

Un Sac contient 8 quarterons, ou deux Mutt. Le Mutt 4 quarterons.

Le Malter d'épautre pèse ordinairement 260 à 280 lb.

... . . .	d'avoine . . . .	380 à 400
Le Mutt d'épautre mondé ( <i>Kernen</i> )	144 à 148	
... . . .	de seigle . . . .	140 à 148
... . . .	d'orge . . . .	124 à 128
... . . .	de fèves . . . .	156 à 160

Les Mesures des liquides sont :

Le *Saum* qui contient 100 Pots ; celui-ci se divise en 4 quarts de pots :

Un Pot de vin pèse trois lb. moins 9 onces. Le pot d'eau 3 lb. moins 5 onces, la lb. à 18 onces. Ainsi le *Saum* pèse 205. lb. Quatre *Saum* font un Tonneau, & 10 à 12 *Saum* un Foudre.

L'aune est de 24 pouces, 6 lignes de Berne, ainsi elle a 2 pouces 6 lignes plus que l'aune de Berne. Le pied est égal à celui de Berne, il se divise en 12 pouces. La toise aussi est égale à celle de Berne ; elle a 6 pieds.

Les poids sont le Quintal de 100 lb. & la lb. est de 18 onces, ou 26 loths. Celle du sel est différente de celle qui est d'usage dans le commerce ; comme le sont aussi la lb. de fer & le poids de marc de la capitale, lequel est de 32 loths ; & tous les poids des villes voisines, où les habitans du Bailliage ont beaucoup plus à faire qu'à Brugg, qui leur donne les poids & les mesures, avec quelque exception cependant.

Quel préjudice ne fait pas au commerce cette diversité de mesures & de poids ? quelle difficulté n'a pas le payfan à les calculer & à les com-

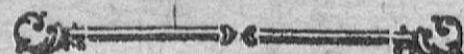
comparer? j'en laisse juges tous ceux qui connaissent & admirent les avantages de l'unité, de l'égalité, de la symétrie dans les ouvrages & les opérations de la nature, dans l'imitation de laquelle consiste la perfection des arts: le commerce ne peut pas blesser ces loix fondamentales, sans s'écarte du grand but qu'il doit se proposer, je veux dire celui d'augmenter le bonheur de l'humanité. Les poids & les mesures, ces gages de la bonne foi & de la probité, ces moyens, de les fixer & de les défendre, ne devoient-ils pas donc être dans le commerce aussi égaux qu'il est possible, mais de plus conserver entr'eux la plus exacte proportion. Le commerce est le lien physique le plus fort de la société.

Je n'écris pas ce Mémoire seulement pour le tems présent, mais aussi pour les tems à venir: car de même qu'un peuple qui auroit de semblables Mémoires des tems passés & compareroit son état actuel avec celui de ses ancêtres, auroit sujet de bénir son sort & de reconnoître avec des sentimens de gratitude son bonheur; ainsi les descendans du peuple de ce Bailliage feront peut-être charmés un jour

de voir l'augmentation de leur bien - être due au siècle présent, & les heureux effets dont nous pouvons les assurer que feront un jour couronnés leur industrie & leurs vertus.



Chercher le bien public est sagesse, & le procurer est vertu.



## I.

## TABELLE de la Population dans le Baillage de SCHENKENBERG.

Noms des Paroisses.	Nombre des Feux.	Mariages actuels.	H O M M E S.				F E M M E S.				ETAT des PAUVRES.							
			au dessous de 16 ans.	de 16 à 60 ans	au dessus de 60 ans.	Veufs.	Sommes de tous les Hom- mes.	au dessous de 14 ans.	de 14 à 50 ans	au dessus de 50 ans.	Veuvées.	Sommes de toutes les Femmes.	Sommes des personnes des deux sexes.	Enfants de Pauvres.	Orphelins.	Pauvres d'un age moyen.	Vieillards des deux sexes	Sommes de tous les Pauvres
1) Feltheim.	79	71	71	89	18	4	182	56	90	29	17	192	374	25	1	3	2	55
2) Talheim.	99	94	86	132	18	9	245	58	126	41	16	241	486	48	31	2	23	23
3) Densburen. Afp.	57	62	62	67	11	1	141	59	85	21	6	171	312	35	1	4	14	2
4) Elfigen. Boetzen.	29	22	26	35	2	2	65	32	43	14	3	94	174	26	7	1	1	28
Elfigen. Kaesenthal.	86	83	76	79	13	5	173	57	108	28	14	207	380	39	15	3	20	86
5) Boetzberg. (deffus) (deffous)	11	12	9	17	1	2	29	14	18	2	11	129	254	22	11	3	7	30
Uberthal.	49	46	46	56	8	3	113	43	51	18	10	122	235	59	6	2	2	67
Eggenwyl.	6	9	16	10	2		28	7	10	2	1	28	56			1	1	6
Hafen.	23	21	13	31	9	2	16	3	6	1	10	26	4			1	1	45
Ursprung.	18	20	17	16	8	1	42	11	24	8	6	49	91	17	8	2	2	19
Stalden.	11	10	7	14	2	1	24	10	15	3	2	30	54	17		1	1	18
Linn.	26	23	22	33	10	4	69	20	39	6	3	68	137	35	1	3	3	44
Gallenkilch.	15	14	8	21	5	2	36	8	19	3	20	56	1			1	1	2
Somme de la 1ere Table.	607	575	545	711	129	48	1443	474	782	204	95	1553	2996	404	93	14	47	450
Somme de la 2me Table.	558	488	458	700	97	48	1303	443	657	171	89	1360	2663	226	62	12	14	314
Sommes totales.	1165	1063	1003	1411	226	96	2746	917	1439	375	184	2913	5659	630	155	26	61	764

## TABELLE de la Population dans le Baillage de SCHENKENBERG.

Noms des Paroisses.	Nombre des Feux.	Mariages actuels.	H O M M E S.				F E M M E S.				ETAT des PAUVRES.							
			au dessous de 16 ans.	de 16 à 60 ans	au dessus de 60 ans.	Veufs.	au dessous de 14 ans.	de 14 à 50 ans	au dessus de 50 ans.	Veules.	Sommes de toutes les Femmes.	Sommes des perfonnes des deux sexes.	Orphelins.	Enfants de Pauvres.	Pauvres d'un age moyen.	Vieillards des deux sexes	Sommes de tous les Pauvres	
6) Umiken.	29	26	34	38	3	2	77	25	38	5	73	150	13	9	1	22		
Riniken.	55	54	49	55	11	2	117	35	51	12	103	220	6	4	1	12		
7) Moenthal.	53	47	49	66	1	3	123	48	65	20	12	145	60	3	4	72		
8) Rein.	37	30	22	45	4	1	72	26	41	16	8	91	12	2	2	16		
Filligen.	105	81	63	133	19	13	228	71	136	38	20	265	41	15	3	19		
Remigen.	68	58	60	94	11	8	173	51	70	26	14	167	340	32	4	37		
Rufenacht.	25	24	19	37	5	1	62	25	33	5	3	66	128	7	7	15		
Stilli.	52	44	41	78	10	7	136	36	76	18	5	135	271	13	4	1		
Laufahr.	22	19	26	26	4	1	57	16	27	3	3	49	106	27	7	17		
9) Mandach.	70	67	64	74	15	5	158	61	72	19	8	160	313	15	2	36		
Hottwyl.	41	38	31	54	10	5	100	43	48	9	6	106	205	15	9	2		
Somme de la 2me Table.	558	488	418	700	97	48	1303	443	657	171	89	1360	2663	226	62	14	314	
Somme de la 1ere Table.	607	575	545	711	129	48	1443	474	782	204	95	1553	2996	404	93	14	450	
Sommes totales.	1165	1063	1003	1411	226	96	2746	917	1439	375	184	2913	5659	630	155	26	61	764

**TABELLE** generale de tous les *Artisans* dans le Baillage de SCHENKENBERG.

En tout 428 Artisans, dont une bonne partie travaille encore à la terre. Ainsi le nombre des Chefs de famille étant 1256, les Artisans font aux Laboureurs comme 1. à presque 2. La classe des laboureurs fait donc les  $\frac{2}{3}$  de la population, & celle des artisans le  $\frac{1}{3}$ , laquelle ne peut s'augmenter sans faire tort à l'agriculture.

## TABELLE du BETAIL,

qui se trouve en 1771. dans le Baillage de SCHENKENBERG.

	Chevaux.	Poulains.	Bœufs.	Vaches.	Veaux.	Brebis	Chevres.	Porcs.
Boetzberg- Jurisd.	11	3	150	136	71		33	124
Veltheim - Jurisd.	8	2	55	49	25		13	64
Thalheim - Jurisd.	10	1	84	72	47		18	92
Densburen	6	1	88	62	46	77	66	75
Stilli	8		19	35	7			25
Villigen	8		94	76	40	94	28	71
Ruffenacht	2		34	25	2			30
Remigen	6		53	50	23	6	21	50
Rein			10	21	7		2	20
Laufahr	4		8	13	7		2	23
Moenthal	2		30	46	26		12	15
Mandach	3		53	50	17	70	14	38
Riniiken	2		52	40	12		6	46
Umiken	7		5	18				12
Hottwyl	11		59	40	14	110	4	48
Boetzen	13		41	55	26		15	75
Elfigen			32	30	7		2	24
Efigen	10		33	16	14		17	42
Kaefenthal			21	5				4
Sommes	111	7	921	835	391	357	257	878

Il est à remarquer, que cette Tabelle a été dressée au printemps, saison en laquelle le nombre du bétail est le plus grand, excepté celui des Porcs, qui n'étoient pas alors tous achetés: leur nombre se monte à plus de 1000 vers l'hiver.

**TABELLE** generale de toutes les Terres du Baillage de SCHENKENBERG.

N.B. Les Bois & les Forêts ne font point compris dans cette Tabelle.

# TABELLE de Comparaison

de la Population en - - - 1566. 1766.

dans deux des plus fortes Jurisdictions du

Baillage de SCHENKENBERG.



Feux.

## Stilli.

Remigen & Mœnethal	49.	121.
Villigen	66.	105.
Laufohr, Rein, Ruffenacht	19.	84.
Stilli	8.	52.
Riniken	10.	56.
<b>Sommes</b>	<b>152.</b>	<b>418.</b>

## Bœzberg.

Bœzberg (le bas) près de l'Eglise, avec Längmatt, Grindwäschi, dans les Poteries	11.	34.
Bœzberg (le haut) à Bomberg & Bächlen	18.	47.
A Rudacher	4.	2.
Sur l'Alisberg	2.	0.
Überthal	4.	6.
Eggenwyl	3.	4.
A Stalden	17.	11.
Linn	16.	26.
Ursprung	5.	18.
<b>Sommes</b>	<b>80.</b>	<b>148.</b>

# ETAT du produit des Vignes

dans le Baillage de Schenkenberg.

année  
moyenne,

Veltheim	-	-	-	Saums	150
Thalheim	-	-	-		350
Densburen	-	-	-		120
Bœzen, Elfigen & Efigen	-	-	-		1282
Brugg, Remigen, Villigen, Mœnethal	-	-	-		1400